

6^e Année. — N^o 226.

Le numéro : 40 centimes.



13 Février 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G^{al} A.W. Currie
DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Abonnement pour la France. 15 Frs.

F. P. 54

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS



V

(Suite)

Quelques sarcophages brisés encombraient les deux premières cryptes. Ils les enjambèrent pour passer dans la troisième qui était vide.

Ils allaient en ressortir quand Montal, ayant allumé sa lampe électrique, remarqua une trappe à demi dissimulée sous un bloc de granit, débris de quelque statue méconnaissable.

Ils déplacèrent la pierre qui n'était point trop lourde. La trappe levée, un petit escalier s'enfonçait dans un caveau exigu où trois sarcophages ouverts s'alignaient, habités, semblait-il. Trois corps, en effet, dessinaient, sous une gaze transparente, leur anatomie rigide, figée depuis des temps sans doute.

Montal s'en approcha et un cri s'étrangla dans sa gorge.

Le visage qu'il abaisait tour à tour sur les trois corps était devenu livide.

— Eux ! fit-il, c'est eux !

Et comme fiévreusement il arrachait les suaires de gaze, Veldenool bouleversé se pencha pour voir, lui aussi. Il reconnut le colonel van Heeven, son ancien compagnon d'armes, et, par un geste spontané, palpa son front ; la peau en était glacée. Le sarcophage voisin était occupé par un jeune homme aux fières moustaches blondes qu'il ne connaissait pas, et le troisième par un étranger d'apparence française et qui lui était également inconnu.

Montal était déjà à genoux auprès de ce dernier ; il palpait et repalpait les artères radiales et temporales et s'affolait de ne percevoir aucune pulsation. En même temps il écoutait le cœur qui n'indiquait autre chose que le silence de la mort. Les paupières soulevées ne laissaient voir qu'une sclérotique vitreuse, des prunelles éteintes, comme fondues.

Une sueur froide inondait les tempes du jeune élève de Pol-Ranc.

Cependant les bras de son maître n'étaient pas rigides et le télébiomètre placé sous le sein gauche semblait vouloir s'animer, du moins l'aiguille indiquait-elle une velléité de sensibilité, presque imperceptible à l'œil nu. Peut-être aussi était-ce une illusion de ses nerfs optiques fatigués par une tension exagérée.

— Employons les grands moyens, se dit-il.

Il plaça le corps en déclivité, la tête en bas, ouvrit avec l'aide de Veldenool les maxillaires crispés et commença les tractions rythmées de la langue.

Au bout d'un quart d'heure qui lui parut un siècle, un frémissement parut agiter les paupières, puis peu à peu les prunelles s'animèrent, la sclérotique reprit son éclat... Le cœur aussi s'était mis à battre faiblement.

Montal exultait, mais il avait une telle crainte de se tromper, d'être la victime d'une hallucination, qu'il n'osa point tout de suite attirer l'attention de Veldenool sur ces signes de résurrection.

Il fallut que le ressuscité lui-même rompit le premier le silence.

— Qui m'éveille donc ? murmura-t-il avec un soupir excédé.

Alors Montal ne se contint plus.

— C'est moi, Montal, s'écria-t-il joyeusement, vous êtes sauvé, cher maître.

Et à Veldenool :

— Vite, quatre hommes pour prendre les deux autres corps et les porter à l'air libre. Nous, nous allons nous charger de celui-ci qui, du moins, est bien vivant.

Abasourdi par ce qu'il venait de voir, le commandant envoya une roulade pressée dans son sifflet, et tout aussitôt quatre soldats accouru-

rent à l'orifice des cryptes. La lampe de Montal leur permit de dégringoler les deux escaliers aussi vite que s'ils leur eussent été familiers.

L'instant d'après, les trois corps étaient étendus sur le gazon au seuil même du temple qui leur avait servi de sépulture, et ils étaient de nouveau vivants tous trois, car une simple aspergion d'eau avait suffi pour faire reprendre connaissance au colonel et au capitaine Fred dont l'état léthargique ou cataleptique était moins prononcé.

VI

Pol-Ranc était, par contre, mieux rétabli, si l'on peut dire, que ses deux compagnons chez qui persistait une sorte d'hébétude consécutive à une profonde dépression nerveuse ; aussi est-ce lui qui fit à Montal et au commandant le récit de ce qui leur était arrivé.

Nous n'en donnons que la partie relative aux événements encore inconnus du lecteur.

— Quand le mur du fond du hall où nous avions conduits le prince Makoro s'était éclairé et qu'une voix mystérieuse jeta le nom de Rip Sing, je crois bien qu'une sorte d'hypnose déjà m'avait enlevé la perception nette des choses. Pour un empire je n'eusse pu faire le moindre mouvement et je ne me rappelle pas si



j'étais encore assis, ou debout ou couché. Les rêves et surtout les cauchemars ont de ces imprécisions où le moi physique devient particulièrement flou.

— A partir de ce moment d'ailleurs mes perceptions se brouillèrent complètement. Je perçus à la fois des monceaux de choses et d'idées, j'eus par-dessus tout la sensation d'une journée qui n'en finissait pas et d'un lourd et incompréhensible ennui.

— Tout à coup je m'aperçus que je respirais fort mal, que ma vue faiblissait et je finis par avoir l'impression de tomber gravement malade. Au reste, je ne me rappelais plus que le colonel

et le capitaine étaient près de moi et je ne songeais point par conséquent à leur demander secours. A la vérité, je me croyais seul, suffoqué, à moitié mort depuis une éternité, et j'attendais avec impatience le néant total quand une formidable canonnade viola mon tympan, me martela le cerveau à me faire hurler de douleur... Mais cela ne dura qu'un instant, et tout de suite après je me sentis beaucoup mieux, il me semblait qu'on m'avait guéri à coups de canon...

— En tout cas, percevais-je maintenant tout ce qui se passait autour de moi, sans altération aucune, sans déformation surtout de la notion de temps et d'espace. J'étais étendu à terre, en état léthargique, diagnostiquai-je, c'est-à-dire incapable de faire un mouvement, mais voyant et entendant fort bien. Des gens affolés tourbillonnaient autour de moi, parmi eux Rip Sing et le prince. Je les entendis discuter avec animation, en hindostani, je crois. Puis un remue-ménage terrible commença dans le palais, s'étendant jusqu'aux écuries. Elles s'emplirent, deux heures durant, de hennissements, de piaffements, de grincements d'essieux ou de roues qui s'éteignaient graduellement comme si les bruits rentraient sous terre.

— Sur ces entrefaites on nous transporta dans les sarcophages où vous nous avez trouvés, et je finis par perdre connaissance.

Les deux compagnons de Pol-Ranc n'avaient pas été affectés de la même façon que lui par le mystérieux phénomène qui les terrassait tous trois. Ils ne pouvaient donc ni l'un ni l'autre apporter une lumière nouvelle dans la question des piétements souterrains perçus par Pol-Ranc, question à laquelle Montal attachait — on sait pourquoi — la plus haute importance.

Mais il ajourna la solution, car le colonel réclamait son enfant qui avait été aussi, comme de juste, la première préoccupation du capitaine Fred. Tous, y compris Veldenool, avaient hâte de revoir les deux vaillantes jeunes filles qui n'avaient pas craind d'affronter les plus graves périls pour retrouver ceux qui leur étaient chers.

Quand la petite troupe approcha du palais, Montal prit les devants afin de préparer ces demoiselles à la grande nouvelle.

Elles étaient toutes deux sous le péristyle à scruter l'horizon assez vaste qu'on découvrait du haut des marches.

— Vous nous avez fait peur, monsieur Montal, dit Suzanne en rougissant. Ne vous trouvant nulle part à notre réveil, nous avons cru un instant que vous aviez été victime de quelque embûche, sinon de quelque accident.

— Vous me pardonnerez, dit Montal à qui l'accent ému et la rougeur de Suzanne communiquaient d'étonnantes battements d'artère — jamais il n'avait été l'objet d'une si tendre et si précieuse sollicitude — vous me pardonnerez, car je travaillais pour le bien commun ; je ramène en effet...

— Papa et Fred ! s'écria Lina van Heeven qui venait d'apercevoir les rescapés encadrés par les baïonnettes des soldats de Veldenool.

— Et M. Pol-Ranc aussi, Dieu soit loué ! Suzanne s'élança au devant de lui, tandis que Lina tombait dans les bras du colonel, d'où elle passa dans ceux de son fiancé.

— Et maintenant, Mesdemoiselles, leur dit Veldenool après les avoir complimentées sur leur courage, laissez-moi vous répéter ce que je viens de dire à ces Messieurs. Il y a un homme que vous avez mis au désespoir cette nuit. Cet homme, c'est S. Exc. le résident. Il vous supplie, il vous conjure de rentrer tous au palais, ne fût-ce que pour deux ou trois jours.

(A suivre.)

JUBOL

réeduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite



Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 80; les 4, fco, 22 francs.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. » Dr PÉRICHON, de la Faculté de Médecine de Lyon.

Ancien interne des asiles.

« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme est la vérité sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA, Membre de l'Académie de Médecine de Rio de Janeiro (Brésil).

JUBOL

Éponge et nettoie l'intestin. Évite l'Appendicite et l'Entérite.

COMMUNICATIONS:

Académie des Sciences (28 juin 1909);

Académie de Médecine (21 déc. 1909).

Globéol

et l'anémie

Convalescence

Surmenage

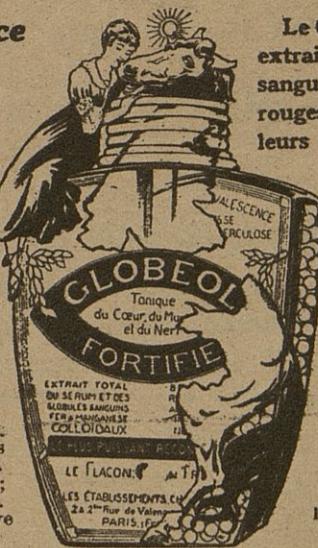
Tuberculose

Anémie

Maladies des nerfs.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. Le flacon, fco, 7 fr. 20; les 3 flacons, fco, 20 fr. Brochure explicative sur demande.



Le GLOBEOL est un extrait total du sérum sanguin et des globules rouges débarrassés de leurs enveloppes. (Extrait emprunté au sang de chevaux florissants de santé.)

Reminéralise les tissus. Nourrit le muscle et le nerf.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910.

Sauvée par le GLOBEOL

L'OPINION MÉDICALE :

« Le sang étant le véritable milieu intérieur respiratoire et, d'autre part, la toxine tuberculeuse étant nettement hémolysante, l'anémie complique et masque volontiers les maladies de poitrine. Elle intervient pour vicier les échanges et agraver l'infection générale. Le Globéol, par l'apport de fer physiologique et de ferments oxydants, stimule et redresse la sanguification, sans avoir les inconvénients des ferrugineux qui favorisent la fièvre, les états congestifs et les crachements de sang. » Docteur REGNIER,

Ancien interne des Hôpitaux de Paris, Ex-chef du Laboratoire d'Electrothérapie de la Charité.

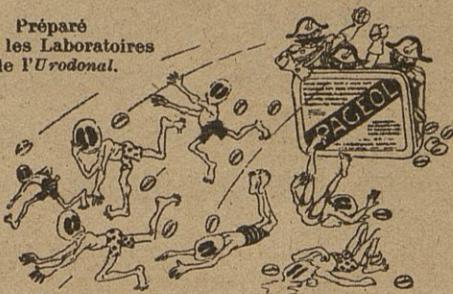
« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artério-scléreux, par le Globéol qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hypersystole, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. » Professeur FAIVRE,

Professeur FAIVRE, Prof de clinique interne à l'Université de Poitiers.

Pageol

Énergique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'Urodonal.



Guérit vite et radicalement

Supprime les douleurs de la miction

Évite toute complication

Communication à l'Académie de Médecine du 3 Décembre 1912.

PAGEOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exige la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 30; les 4, fco, 20 fr.; la grande boîte, fco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

FANDORINE

Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies, Supprime les vapeurs, Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE



80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'ophtalmologie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication : Académie de Médecine (13 juin 1916).

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 11 fr.; fl. d'essai, fco 5,30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs. Brochure sur demande.



LA POCHE TTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix d'une valeur de..

50.000 fr.

0 0 0 0 0

LE SEUL FAIT DE DEMANDER UNE POCHE TTE implique l'acceptation du Règlement sans restriction.

Les pochettes attribuées sont adressées directement aux bénéficiaires avant la publication de la liste officielle. Le classement, rigoureusement établi, ne permet aucune erreur, aucune omission, aucune attribution inexacte des pochettes.

Ceci dit, nous prions instamment les lecteurs du *Pays de France* qui n'ont pas eu la chance de gagner une POCHE TTE SURPRISE de relire avec attention le règlement du concours, car quelques-uns n'en ont pas compris certaines clauses et non des moins importantes.

Nous allons donner des exemples :

M. Roger RAIMON, d'Angoulême, nous adresse une réclamation comme n'ayant pas gagné la pochette n° 82.

« J'ai indiqué, nous écrit-il, le n° 82 et j'ai dit que cette pochette serait demandée une seule fois. »

Or, le n° 82 a été demandé sept fois par MM. RAIMON, CHÉTIF, CHARPENTIER, LE BLEREMEY, BERNARD, BRUNET, GORDONNAT ; aucun de ces concurrents, pas plus que M. RAIMON, n'ayant indiqué exactement par combien de personnes la pochette serait demandée (voir le règlement), aucun d'eux n'a obtenu la pochette 82. Il en est de même pour MM. Paul BAC, BIGOT, GAUTIER, CHEVILLON, etc., qui nous ont adressé une réclamation analogue.

Au contraire, M. GONORD ayant écrit que la pochette 13 serait demandée 277 fois, ainsi que cela s'est produit, a reçu la pochette 13.

M. TROUVOT a indiqué la pochette 170 ; elle lui a été attribuée immédiatement parce qu'il a été le seul à la demander. Les 280 concurrents qui suivent sont dans le même cas. La question subsidiaire, étant donné que la pochette n'a été demandée que par une seule personne, n'a aucune raison d'être.

Au moment où nous mettons sous presse le n° 4.617, réclamé par M. Georges DELARUE, 19, rue de la Fosse, Saint-Malo, contenait un bon de DEUX CENT CINQUANTE FRANCS en espèces.



N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands ?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'Etat et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de 15 francs.

Franco à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.

PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ A M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 30 Janvier au 6 Février



N s'est surtout occupé à la Conférence de la Paix, du 30 janvier au 6 février, des revendications territoriales formulées par les Etats des Balkans et de l'Europe centrale. Parmi les territoires sur lesquels différents intéressés prétendent avoir des droits, le banat de Temesvar est celui dont l'attribution donne lieu aux contestations les plus actives. Ce territoire, prolongement de la Transylvanie, s'étend entre le Danube, au sud, la Theiss, à l'ouest, le Maros, au nord, les Alpes de Transylvanie, à l'est. Il est peuplé d'environ 1.582.000 habitants. La Roumanie et la Serbie le revendiquent : la Roumanie, parce que l'Entente lui en garantit la possession pour la décider à entrer dans la guerre en 1916, et que d'ailleurs les Roumains y sont en majorité ; la Serbie, parce que les parties orientale et méridionale de ce territoire, dont elle se contenterait, lui constituent un boulevard nécessaire à la sécurité de Belgrade. La Roumanie réclame en outre la Transylvanie, une partie de la Bucovine, la Bessarabie, la Dobroudja qui d'ailleurs lui appartenait déjà. La Grèce, par l'organe de M. Venizelos, réclame tous les territoires d'Europe, des îles et d'Asie Mineure où les Grecs dominent numériquement : elle étend ses espérances jusqu'à Constantinople et Trébizonde. L'Etat tchéco-slovaque entend faire confirmer par la Conférence que ses limites embrasseront la Bohême, la Moravie, la Silésie autrichienne, la Slovaquie : ainsi constitué, son territoire serait de plus de 120.000 kilomètres carrés, avec plus de 12 millions d'habitants. Entre l'Italie et les Serbo-Yugo-Slaves d'une part, et la Grèce de l'autre, restent posées les questions Adriatique et d'Albanie. Quelques autres contestations de moindre importance s'ajoutent à celle-là pour donner de la tablature aux plénipotentiaires réunis au quai d'Orsay. Quant au sort des colonies allemandes, que de laborieux débats ne parvenaient pas à fixer, le président Wilson l'a précisé en une formule qu'il a fait adopter par la Conférence : elles appartiendront à la Société des Nations, et les nations représentées au Congrès auront d'elle mandat de les administrer.

Le président Wilson a été reçu solennellement par la Chambre des députés en séance, le 3 février. C'est la première fois qu'un personnage étranger à la représentation nationale est convié à prendre place et à porter la parole dans l'enceinte réservée aux élus de la Nation. A cette occasion se sont affirmés une fois de plus les sentiments de gratitude et de respectueuse affection que le peuple français professe pour le chef de la grande nation américaine ; M. Wilson a prononcé devant nos représentants un émouvant discours qui se termine ainsi : « Nous sommes venus pour vous faire un monde où il vaudra de vivre et où tous les pays pourront jouir de cet héritage de liberté que la France, l'Amérique, l'Angleterre, l'Italie ont acheté si cher. »

Le prince Alexandre, régent de Serbie, est arrivé le 2 février à Paris. A défaut de réception officielle qu'il avait voulu éviter en voyageant incognito, l'accueil chaleureux et tout spontané de la population massée sur son passage lui a permis de mesurer la popularité dont il jouit en France.

L'émir Feysal, fils du roi du Hedjaz, dont il commandait les troupes en Palestine où il nous a bravement et utilement aidés, est aussi à Paris depuis quelques jours : il est un des membres de la Conférence de la Paix. Il a été reçu officiellement à l'Hôtel de Ville, et quelques-uns de nos édiles lui ont fait visiter Paris. Les services rendus à la cause des alliés par l'émir pendant la campagne de Palestine lui ont valu une magnifique citation à l'ordre du jour et la Croix de guerre, que le général Moradecq lui a remise avec le céramonial d'usage le 3 février.

Des troubles spartakistes ont de nouveau éclaté en Allemagne, à la veille de la réunion, fixée au 6 février, de l'Assemblée nationale à Weimar. C'est à Brême et à Weimar même que l'agitation a été la plus grave. Il a fallu, pour réduire Brême, mettre sur pied une véritable expédition militaire qui n'est venue à bout des insurgés qu'en encerclant complètement la ville : les spartakistes étaient puissamment aidés dans leur résistance par ceux de Bremerhaven, de Hambourg et de Cuxhaven. D'autres émeutes se déchaînaient en même temps sur d'autres points du territoire. A Weimar, le mouvement avait pour but d'empêcher l'Assemblée nationale de siéger : de grandes forces militaires ont été mises en action pour protéger le siège et les membres de l'Assemblée.

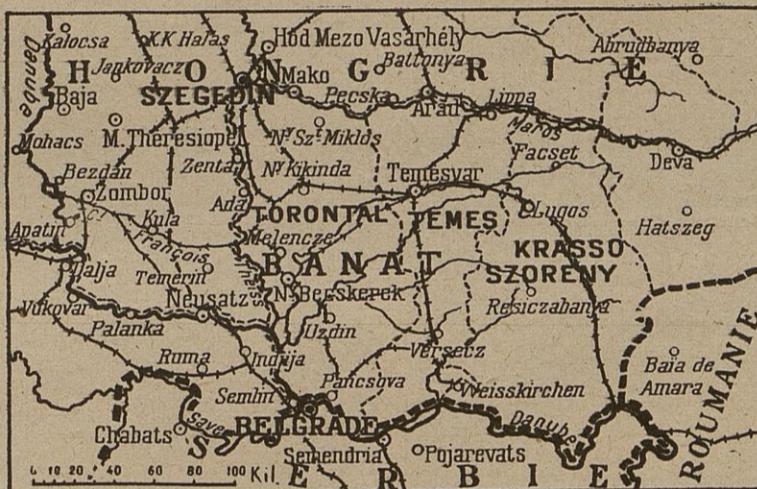
La situation en Pologne reste critique. Un arrangement est intervenu

entre Polonais et Tchéco-Slovaques à propos du contesté qu'ils se disputaient ; mais les autres voisins de nos amis gardent envers ces derniers une attitude menaçante. Le gouvernement allemand a envoyé contre eux, en Posanie, des troupes imposantes et bien armées qui ont ouvert les hostilités dès la fin de janvier et se sont emparées de quelques localités. Mais, d'après des nouvelles du 5 février, un armistice aurait été conclu le 3 entre Polonais et Allemands.

L'emploi de l'avion au transport de dépêches, de passagers, voire de marchandises légères, est de plus en plus à l'ordre du jour. Le ravitaillement, en certaines denrées, des régions libérées du nord de la France se fait déjà par avions. Des avions ont, à plusieurs reprises, transporté d'une rive à l'autre de la Manche des hommes d'Etat alliés. Une ligne d'aérobus est à l'essai entre Paris et Londres, et une ligne postale entre France et Maroc, sans préjudice des projets Paris-Marseille et autres que nous avons signalés. Le gouvernement belge envisage la création d'un service postal régulier Belgique-Congo, via Khartoum. L'avion postal est en service entre New-York et Chicago, et huit autres lignes sont à l'étude en Amérique du Nord. New-York et plusieurs autres villes des Etats-Unis organisent des services d'avions policiers. L'Italie a eu un essai d'aérobus Milan-Rome, portant dix personnes dont sept passagers.

On annonçait, le 1^{er} février, le début d'un service de ravitaillement de la Belgique, fait chaque jour de Folkestone à Gand par dix appareils portant ensemble cinq tonnes de marchandises. Le 2, on inaugurait chez nous la ligne postale Paris-Lille et retour. Le gouvernement allemand a pris la résolution de tenir Berlin en communication, par un service régulier d'avions, avec Weimar où siège la Constituante. Enfin, le 3 février, arrivait à Prague une commission américaine chargée d'organiser un service aérien direct entre cette ville et Paris. Quant à la traversée de l'Atlantique, qui est l'objet de différents projets à l'étude, nous la verrons sans nul doute prochainement tentée. Ainsi de toutes parts et dans tous les domaines on voit s'affirmer la tendance très nette à profiter de la voie aérienne, autant que faire se peut, pour suppléer à l'insuffisance ou à la lenteur du transport ordinaire.

La science n'est pas oubliée dans ces tentatives : en avril et en juin doivent partir pour le Pôle nord, par le Spitzberg, une expédition aérienne américaine et une expédition aérienne britannique, guidées chacune par un explorateur des régions polaires.



LE BANAT DE TEMESVAR.

américaine et une expédition aérienne britannique, guidées chacune par un explorateur des régions polaires.

NOTRE COUVERTURE

GÉNÉRAL SIR ARTHUR CURRIE

COMMANDANT EN CHEF LES TROUPES CANADIENNES

Nous sommes justement fiers, en France, de la brillante conduite de nos proches parents les Canadiens au cours de la guerre. Leur chef, sir Arthur Currie, a merveilleusement tiré parti de leur esprit d'initiative et de leur bravoure qui se sont affirmés par de nombreux exploits en Picardie et en Flandre.

Ce général n'avait pas d'antécédents militaires lorsque la guerre éclata : après avoir appartenu à l'enseignement, il s'occupait de transactions immobilières en Colombie britannique. Un des premiers sous les armes à l'appel de la métropole, c'est en instruisant les volontaires à la tête desquels il fut placé, qu'il apprit pour son propre compte le métier de soldat. Sur le front, il se distingua de telle sorte que ses chefs l'appelèrent, en septembre 1915, au commandement de la 1^{re} division canadienne qui, sous ses ordres, s'illustra devant Ypres et à Vimy.

Appelé en 1917 au commandement en chef des troupes canadiennes, il a donné la pleine mesure de son talent dans les opérations contre Lens et contre Cambrai. Ce sont les Canadiens du général Currie qui ont repris Valenciennes le 3 novembre 1918. Au moment où ses troupes allaient passer avec le corps britannique d'occupation en Allemagne, il leur adressa un magnifique ordre du jour par lequel il les exhortait à conserver dans ce pays leur tenue irréprochable, afin de rapporter au Canada, pure et sans tache, la réputation glorieuse qu'elles ont acquise dans les combats.

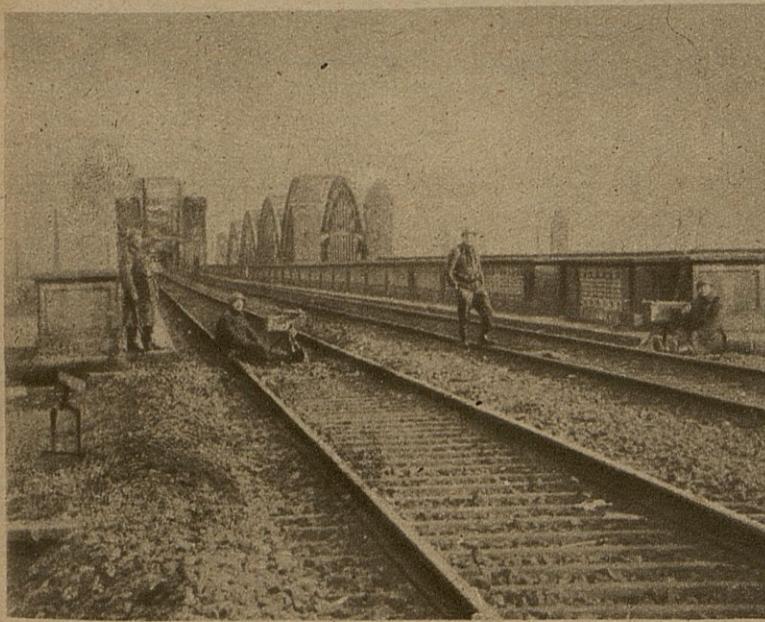
LES TROUPES BELGES D'OCCUPATION EN ALLEMAGNE



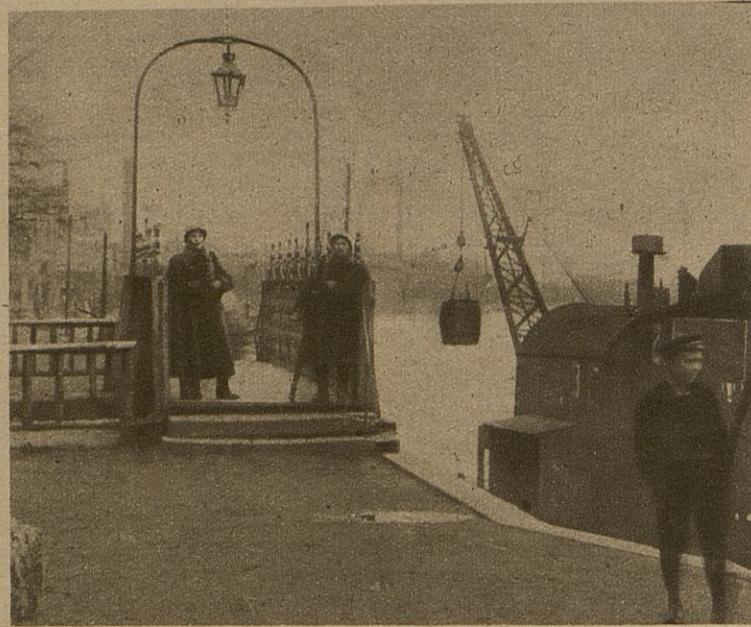
Des correspondants des journaux de Belgique, dans le but de renseigner leurs lecteurs sur la situation en pays rhénan, visitent la zone occupée par l'armée belge.



Les Allemands ne passent pas sans passeport d'une rive à l'autre du Rhin. Ici, à Obercassel, des gens attendent, devant l'hôtel de ville, qu'on leur délivre cette pièce.



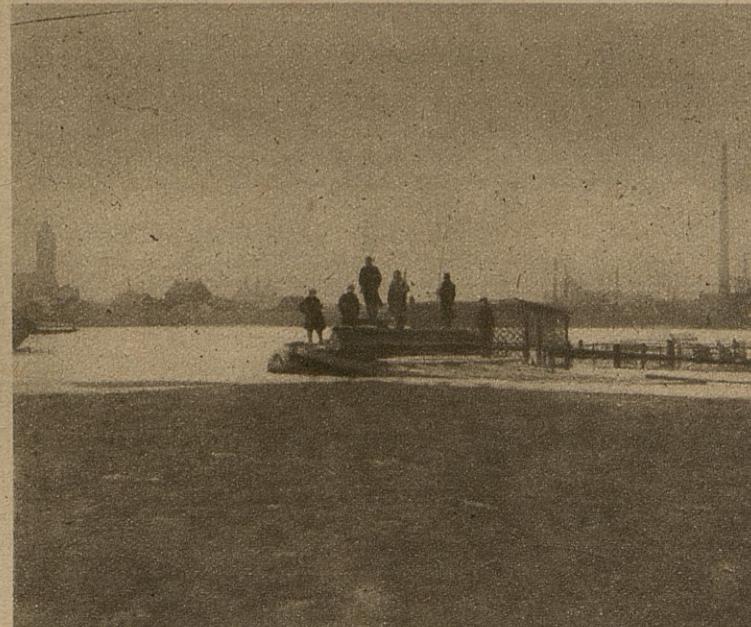
Ce pont relie Dusseldorf, sur la rive droite, à Obercassel, faubourg de cette ville sur la rive gauche : des mitrailleuses y sont établies à toute éventualité.



A Uerdingen, localité assez importante des bords du Rhin, en aval d'Obercassel, les Belges surveillent la circulation sur le fleuve, de ce poste établi sur une petite passerelle.



Le commandement belge a organisé minutieusement l'occupation du secteur de la rive gauche du Rhin confié à sa garde. Nos amis, dont le pays a été si opprimé par les Boches, pourraient user de représailles : ils se bornent à appliquer rigoureusement les règlements qui fixent les obligations de la population envers eux. Ils se gardent d'ailleurs contre un retour offensif possible : ainsi, à Neuss, leurs postes avancés sont entourés des fossés pleins d'eau que voici.

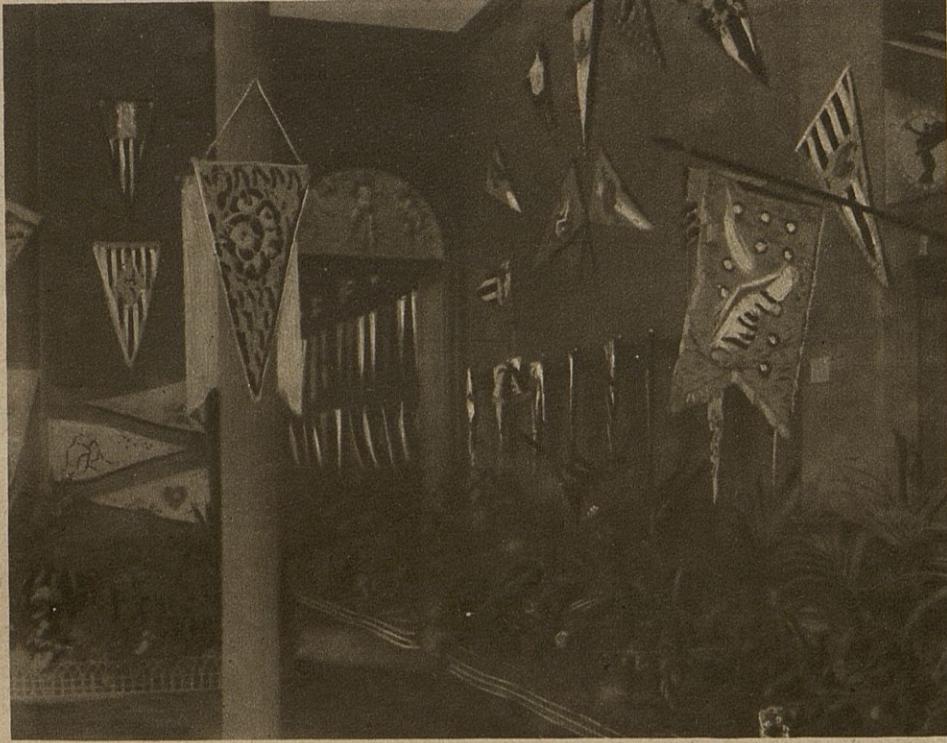


LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"

L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION

Quatre mois ont passé depuis que nous avons lancé notre appel. 316 adhésions nous sont parvenues, on le sait. Et nul doute que nous n'eussions eu le même nombre de fanions si la grippe malencontreuse n'avait entravé bien des labeurs. Nous en avons tout de même reçu 240, ce qui compose un ensemble imposant et, disons-le de suite, plus que remarquable. Aussi avons-nous été heureux d'organiser une exposition de toutes ces oriflammes et d'en faire l'inauguration le 1^{er} février dans les trois salles fleuries de la galerie Georges Bernheim, 40, rue de la Boëtie.

Un grand nombre de visiteurs y vinrent dès le premier jour témoigner de leur intérêt à toutes les manifestations de sympathie franco-américaine.



Et c'est au son d'un orchestre où figuraient les meilleurs exécutants des Concerts Rouge que se fit l'inauguration. De nombreuses personnalités de la colonie américaine étaient accourues pour voir l'hommage original et touchant que des femmes françaises accordaient à leurs compatriotes.

Mme Poincaré, empêchée d'honorer de sa présence notre inauguration, nous a promis sa visite pour un des jours suivants, heureuse — nous a-t-elle écrit — de pouvoir montrer tout l'intérêt qu'elle porte à l'œuvre entreprise par le *Pays de France*.

M. André Tardieu, haut-commissaire des affaires de guerre franco-américaines, s'était fait représenter par M. le commandant Jacquemin. M^{me} Wilson, souffrante à Bruxelles, n'avait pu venir.

L'impression générale est que d'innombrables Pénélopes ont employé les longues heures d'attente de cet automne à remercier ceux qui par leur concours ont hâté le retour des frères et des maris. On est ému vraiment devant tous ces travaux d'un art patient et sûr. Et l'on songe aux veilles obstinées qu'ils ont coûteuses. Ces fanions qui devaient flotter au-dessus des batailles et être troués par les balles iront bientôt orner, comme un trophée joli, la demeure pacifique d'un brave rentré au foyer. Chacune de ces oriflammes était accompagnée d'une lettre, souvent écrite en langue anglaise pour l'aviateur encore inconnu.

Comme nous voudrions pouvoir citer toutes ces lettres où tant de coeurs s'épanchent ! Quelques-uns de ces fanions ont été brodés par des femmes douloureuses dont les yeux étaient brûlés par les pleurs. Que de détails émouvants ! Certaines oriflammes ont demandé près de deux cents heures de travail... Il y en a d'une enfant de quatorze ans, de deux Alsaciennes, heureuses d'être libérées de l'affreux joug, d'une Française des régions envahies du Nord.

Songeons aussi à ce qu'il a fallu de peines dans les coins reculés de nos provinces pour se procurer les matières nécessaires à la confection des fanions et à composer ainsi les coloris imposés par nos maquettes ! La plupart sont brodés des deux côtés, soit qu'un modèle unique ait été choisi, soit que ce modèle comporte un endroit et un envers où l'on a parsemé délicatement des fleurs françaises.

Beaucoup de modèles figurent l'aigle américain, le coq gaulois. La maquette de l'excellent artiste peintre Degallais a été reproduite une douzaine de fois ainsi que le « Cœur », de Lepape, et la « Victoire », d'Andréini. La cathédrale de Strasbourg avec un vol de cigognes, le globe traversé par une nuée d'avions, etc.

Quelques-uns sont brodés aux armoiries de leur ville d'origine. Ainsi

sont ceux venant des Sables-d'Olonne, de la Chaise-Dieu, etc. Il y en a aussi un avec la blanche Hermine de Bretagne, l'hermine qui n'a pas voulu être souillée...

Parmi les autres sujets originaux, mentionnons un avion accueilli par deux Alsaciennes, une mouette volant au-dessus de l'Océan et portant au bec une branche de laurier, le vaisseau de la ville de Paris, l'aigle américain décoré de la Croix de Guynemer fait tomber l'aigle allemand de la plaine duquel s'échappe un flot de sang qui constitue les trois couleurs de notre drapeau, et tant d'autres...

Une aimable adhérente a figuré sur son fanion des avions partant d'Amérique et arrivant au *Pays de France*... Il nous faudrait tout citer de ces fanions où le goût inné de la femme française s'est exercé si heureusement. Mais il y aurait 195 fanions différents à commenter.

Et nous arrivons à ce qui intéresse à juste titre toutes nos adhérentes : l'appréciation par le jury de tous ces fanions et la date à laquelle aura lieu leur remise.

Le jury artistique, dont nous avons donné la liste dans notre dernier numéro, se réunira le 15 courant et, après un impartial examen, décernera cinquante prix aux plus jolies oriflammes. Bien entendu, les travaux exécutés par des ateliers de broderie et ceux qui seront la reproduction d'une de nos maquettes auront une valeur différente de ceux exécutés par des adhérentes non professionnelles en broderie et il sera également tenu compte de l'apport personnel d'un dessin par l'exécutante.

Quant à la date à laquelle aura lieu la remise des fanions, nous la préciserons très prochainement.

Les escadrilles américaines étant au nombre de quarante-huit, chacune recevra plusieurs fanions. La remise des fanions aura lieu dans un grand théâtre. Le général Pershing, en raison de ses occupations, n'y assistera pas ; mais un officier supérieur de son état-major le représentera.

Nous osons dire, sans vain orgueil, que ce jour-là sera un beau jour. Nos amis d'outre-Océan verront la consécration d'un noble geste dicté par un grand sentiment. Nous savons que la femme française a la réputation, même aux yeux de nos amis américains, d'être futile et frivole. Ils priment, eux, surtout le réalisme pratique. Et nous ne les désapprouvons pas. Cependant n'y aura-t-il pas lieu d'être fier de leur montrer le cœur et la grâce native de la femme française, sa douce sollicitude pour les hommes venus de si loin, ayant quitté le foyer tranquille pour le danger des combats ? Et puis ce désir, aussi, qu'une fois rentrés chez eux, ils conservent au moins un gage matériel de l'hospitalité reçue dans les foyers français et un témoignage de notre gratitude.

Le *Pays de France* sera heureux d'avoir pu être l'intermédiaire entre une si émouvante pensée et les hommes héroïques qui en sont l'objet, ces hommes accourus pour participer à l'œuvre de justice et qui n'ont pas ménagé leur sang pour assurer dans la vieille Europe martyrisée le règne



du Droit et de la Liberté.

Et c'est avec une joie émue que nos lectrices d'avoient non seulement répondu avec tant d'empressement à notre appel, mais surtout d'avoir déployé une si longue patience et d'avoir fait une fois de plus triompher le bon goût français.

Claude ORCEL.

Comment fut signée la Paix en 1871

1. — L'ARMISTICE

Le 23 janvier 1871, de grand matin, — Paris est investi depuis bientôt cinq mois, — le gouvernement de la Défense nationale se réunit. Jules Favre est désigné pour aller à Versailles conférer avec Bismarck. Le soir du même jour, Jules Favre demande par lettre une entrevue au chancelier allemand. La réponse arrive le lendemain à cinq heures. Jules

Favre décide de partir sur-le-champ. Il se fait accompagner par le capitaine d'Hérisson et par son gendre.

La voiture qui porte les trois voyageurs traverse le bois de Boulogne, afin d'éviter les gardes nationaux qui pourraient s'opposer au départ. Tous trois arrivent au pont de Sèvres, non sans péripéties. Ils stationnent un assez long temps sous un hangar dévasté par les projectiles. Une barque les dépose sur l'autre rive, à travers les glaçons charriés par le fleuve, rougi par les reflets de l'incendie de Saint-Cloud.

Favre et ses compagnons arrivent à Versailles à huit heures. Escorté par des cavaliers, Favre entre à l'hôtel de Jessé, où est installé le

chancelier. Il est introduit dans le salon du premier étage, où l'attend Bismarck.

La conversation s'engage. Favre insiste tout d'abord sur la nécessité de la convocation à bref délai d'une assemblée, puis il demande les conditions possibles d'une capitulation éventuelle de Paris, notamment en ce qui concerne la garnison, la garde nationale et l'entrée dans Paris des troupes allemandes.

— La garnison, répond le chancelier, sera prisonnière à Paris. La garde nationale sera désarmée. Quant à l'entrée des troupes allemandes elle sera, sans nul doute, imposée par le roi Guillaume. La ville de Paris paiera en outre une contribution de guerre.

Bismarck se rend auprès du roi, puis il rentre à l'hôtel de Jessé. Y rencontrant son cousin Böhl, il se met à siffler un air de chasse, la fanfare qui annonce la mort du cerf.

Et se tournant vers son entourage, :

— Messieurs, la bête est morte !

Le mardi soir 24 janvier, Jules Favre est à Paris et communique à ses collègues les conditions générales de l'armistice. Le lendemain 25, il est de nouveau à Versailles.

Nouvelle conversation entre les deux adversaires. Bismarck insiste sur le désarmement de la garde nationale. Et comme Jules Favre en montre le péril, Bismarck répond : « Pour chaque fusil livré je donnerai un morceau de pain. » Enfin le chancelier abandonne sa prétention. Les armes resteront à la garde nationale.

Bismarck veut imposer à Paris une contribution de guerre d'un milliard. Jules Favre était autorisé à traiter à 500 millions. Après discussion, on s'arrête à 200 millions.

La question de la garnison fut résolue ensuite. Les officiers gardaient leur épée. Les soldats, désarmés, restaient libres. Une seule division, soit, avec la gendarmerie et la police, 17 000 hommes, constituaient toute la force armée parisienne. L'armée conservait ses drapeaux.

Les discussions, auxquelles était mêlé de Moltke, étaient âpres et longues. Le capitaine d'Hérisson a tracé en quelques lignes la silhouette des deux adversaires : Bismarck en uniforme de colonel des cuirassiers blancs, tunique blanche, casque blanc avec turban jaune, un colosse sanglé dans son uniforme. Jules Favre, courbé, maigre, long, dans sa redingote plissée, sur le collet de laquelle ruissellent les cheveux blancs.

Jules Favre passa à Versailles la nuit du 25 au 26 janvier. Le 26, fut résolue la grave question de la délimitation des armées de province, car l'armistice, primitivement réduit à Paris, s'était étendu jusqu'à englober la défense tout entière.

Les armées de Chanzy et de Faidherbe occupaient des positions connues. Mais à l'est, la situation était moins nette. Bismarck sut en profiter. Il demanda que l'armistice ne fût signé que lorsque des nouvelles précises seraient arrivées.

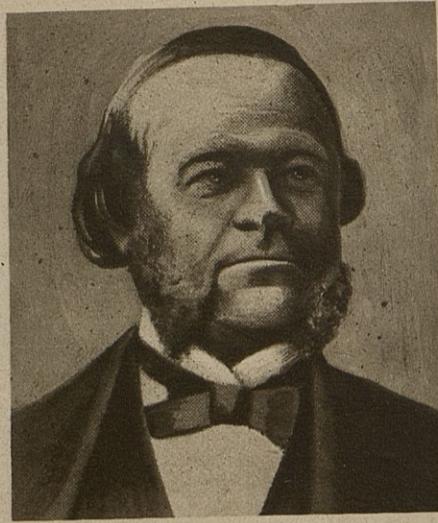
Le 26 janvier, vers huit heures, les discussions étaient closes. Bismarck accompagna Favre jusqu'à sa voiture.



JULES FAVRE



BISMARCK



POUYER-QUERTIER

— Si vous le voulez, dit-il, nous cesserons le feu dès ce soir. Favre acquiesça. Il obtint que Paris tirerait le dernier coup de canon. « A minuit moins le quart, raconte-t-il, j'étais sur le balcon de pierre de l'hôtel des affaires étrangères qui domine la Seine. L'artillerie de nos forts et celle de l'armée allemande faisaient entendre leurs formidables détonations. Minuit sonna. Une dernière explosion éclata, répétée dans le lointain par un écho qui s'affaiblit et s'éteignit, puis tout rentra dans le silence. »

Le 28, à huit heures du soir, Favre signa la convention d'armistice.

— Avez-vous un cachet ? demanda Bismarck.

Favre retira de son doigt une bague qui portait en chaton une initiale, une opale, à l'image de Diane.

Cette bague avait été offerte à Favre par Naundorff qui, comme l'on sait, se prétendait fils de Louis XVI, quand le célèbre avocat plaida pour lui.

L'armistice était conclu.

II. — LES PRÉLIMINAIRES DE VERSAILLES

Le deuxième acte du drame s'ouvre le 19 février. Dans la soirée, Thiers et Jules Favre quittaient Bordeaux, où l'Assemblée est réunie, pour aller retrouver Bismarck à Versailles et négocier les préliminaires de paix. Le voyage, racontent les historiens, fut triste, assombri par les plus pénibles conjectures. Les exigences de l'ennemi, les deux hommes d'Etat ne l'ignorent pas, vont être implacables. Quels territoires va-t-il réclamer ? Quelle indemnité de guerre formidable, se chiffrait par milliards, va-t-il imposer à la France vaincue ?

Thiers et Jules Favre arrivent à Paris dans la soirée du 20. L'armistice expire le lendemain 21. Thiers décide d'aller, tout d'abord, seul à Versailles. Il fait prévenir Bismarck de son arrivée. Ce n'est que le 24 que Jules Favre accompagne Thiers. Les deux négociateurs reconnaissent vite que le vainqueur sera intransigeant. L'indemnité, primitivement de six milliards, est ramenée à cinq milliards, mais la France se voit arracher l'Alsace et la Lorraine, et peu s'en fallut qu'elle dût céder aussi Belfort.

Bismarck avait promis d'intervenir auprès du vieux roi Guillaume. Il conféra avec le roi et avec de Moltke. La réponse qu'il apporta était définitive. Le vainqueur ne réclamerait pas Belfort, mais l'armée allemande entrerait dans Paris. Or, éviter à Paris cette honte suprême de voir l'ennemi fouler son sol avait toujours été la résolution suprême de Jules Favre. Les deux négociateurs s'interrogèrent du regard. « Belfort ! Belfort ! » s'écria Thiers. Jules Favre inclina la tête. Belfort était sauvé, mais l'ennemi entrerait à Paris.

Le dimanche 26 février, vers quatre heures de l'après-midi, Thiers et Jules Favre apposaien leurs signatures au bas de la convention qui démembrait la France.

Le traité de Versailles contenait en germe les plus désastreuses conséquences. Déjà l'émeute grondait dans la capitale. Quand il fut de retour à Paris, dans la soirée du 26, Jules Favre put s'en rendre compte. Paris était dans un état de surexcitation intense. Le drapeau rouge flottait au faîte de la colonne de la Bastille. Les bataillons de la garde nationale s'y rendaient en pèlerinage, et là, pendant que les tambours battaient aux champs et que les clairons sonnaient, des orateurs jetaient à la foule des paroles de vengeance. Quand on sut que l'armée prussienne devait souiller le sol parisien, ce fut une colère effroyable. L'entrée des Prussiens à Paris, clause du traité de Versailles, déchaîna la révolution.

Aussi les négociateurs mirent-ils tout en œuvre pour que les préliminaires signés à Versailles fussent ratifiés le plus rapidement possible, l'entrée de l'armée ennemie étant fixée au 1^{er} mars. Vers dix heures du matin, « par un splendide

soleil qui semblait insulter à notre douleur », les Prussiens envahissaient les Champs-Elysées. Dans une lettre inédite adressée à sa fille, et dont un extrait a été cité par M. Maurice Reclus dans son beau livre sur le grand orateur, Jules Favre disait :

« Les Prussiens sont entrés ce matin suivant leur programme : ils ont suivi les routes qui les mènent aux Champs-Elysées, où ils sont parqués. Toutes les rues, tous les ponts sont barricadés. La ville entière ressemble à un tombeau, les boutiques sont fermées, les femmes en deuil, les drapeaux voilés... Tu conviendras que c'est là un singulier triomphe, et nous pouvons ne pas l'envier à nos insolents vainqueurs... »

Pendant ce temps, l'Assemblée de Bordeaux examinait hâtivement le traité soumis à sa ratification. Ce jour-là, les Prussiens devaient quitter Paris. Le 1^{er} mars, à onze heures du soir, Jules Favre recevait un télégramme lui annonçant la ratification. Le lendemain, à sept heures du

matin, il était à Versailles, où il réveillait Bismarck qui, d'habitude, se levait assez tard. Le messager porteur de l'acte de ratification n'arriva qu'à midi et demie. Jules Favre, qui était « sur des charbons ardents », lui sauta au cou. C'était la délivrance. A deux heures, il rendait de nouveau visite à Bismarck qui ne cacha pas sa déconvenue. L'armée allemande devait quitter Paris, juste au moment où Guillaume devait y faire une entrée solennelle. Le 3 mars, aux premières lueurs du jour, Paris était délivré.

III. — LE TRAITÉ DE FRANCFOFT

Le troisième acte commence le 4 mai. Ce jour-là, Jules Favre quitte Versailles, accompagné de Pouyer-Quertier, ministre des finances, du député de Goullard et du ministre plénipotentiaire de Clercq. Pouyer-Quertier fait avec Jules Favre le contraste le plus frappant. Ce Normand est un jovial, un esprit d'une finesse à laquelle s'allie une extraordinaire volonté. Jules Favre est ce qu'il a toujours été. Orateur éminent, il ne sait que parler, avec une éloquence qui, le plus souvent, ne suffit pas à convaincre le terrible adversaire qu'il a devant lui. Aussi, dans ces négociations de Francfort, où va se régler définitivement le sort de la France vaincue, l'aide d'un homme tel que Pouyer-Quertier lui est-il particulièrement précieux.

Les deux ministres, affaires étrangères et finances — n'oublions pas que nous sommes, à cette date du 4 mai, en pleine Commune — ont résolu de prendre à la gare de Pantin le train qui quitte Paris à sept heures du soir. Le général prussien de Fabrice a offert une escorte de protection, mais Jules Favre et Pouyer-Quertier la refusent. Les deux ministres se rendent séparément à Pantin. L'heure était déjà tardive quand la voiture de Jules Favre traverse Saint-Denis. Le cocher descend de son siège pour demander sa route. Un homme s'approche, un garde national, qui demande à Jules Favre ses papiers. « Tu es Jules Favre, dit l'homme. Je te reconnais. Tu vas à Pantin. Je le sais. Prends garde à toi. » L'homme s'est perdu dans la nuit. A la gare de Pantin, Jules Favre se trouve en face d'une foule hostile qui veut l'arrêter. Les soldats allemands doivent intervenir.

Enfin, les négociateurs arrivent à Francfort, le 5 mai, vers six heures du soir. Ils descendent à l'hôtel de Russie, où arrivera le lendemain le chancelier allemand. Dans une lettre à l'une de ses filles, Jules Favre raconte ainsi son voyage :

« Je suis arrivé hier soir à Francfort. Nous avons eu un peu de retard, mais en définitive un trajet aussi heureux que possible quand on a le cœur brisé de chagrin et dévoré d'inquiétudes. Il me semble qu'en vous quittant, même pour quelques jours, en abandonnant la France, j'ai perdu le seul ressort qui me soutient ; et il en est un cependant qui ne doit jamais s'amortir en nous, c'est celui du devoir, et le mien est d'agir tant que je me croirai utile à mon malheureux pays. M. de Bismarck est arrivé hier soir à peu près en même temps que nous. Je dois le voir à une heure après-midi. Je pourrai ce soir savoir à peu près pour combien de jours je suis ici. Il faut dans tous les cas que ma station y soit courte. »

Bismarck, dès la première entrevue, affecte une raideur extrême. Jules Favre, qu'il avait déjà jugé, lui semblait un adversaire facile à vaincre, avec qui il n'avait aucun ménagement à garder. Mais il ne connaît pas Pouyer-Quertier. A l'hôtel du Cygne où il était descendu, Bismarck, a raconté Jules Favre, ne cessait d'attacher son regard sur cet inconnu, à la face pleine de finesse et qui lui semblait, de prime abord, devoir être un adversaire avec qui il aurait à compter.

Jules Favre, selon son habitude, parla longuement. Il parla des difficultés au milieu desquelles se débattait depuis le 18 mars le gouvernement de Versailles. Bismarck éclata en reproches. Il parla même de rétablir lui-même l'ordre à Paris. Il voulait que la garde des portes de Paris fut confiée à l'armée prussienne, ce qui fut entraîné, cela va de soi, les complications les plus redoutables. Le chancelier, toutefois, céda. Il abandonna ses prétentions tout à fait inacceptables. On parla des conditions définitives de paix, en premier lieu de Belfort qui devait nous rester, comme il avait été convenu lors de la discussion des préliminaires.

Cette question de Belfort fut capitale. Les préliminaires du 26 février n'avaient point fixé le rayon qui devait être laissé autour de la forteresse. Le colonel Laussedat, qui fut plus tard directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, a laissé le récit des négociations qui aboutirent, en échange d'un rayon suffisant autour de Belfort, à la remise à l'Allemagne de diverses communes lorraines, situées sur un sol riche en minerai de fer, Redange, Aumetz, Sainte-Marie-aux-Chênes, Vionville, etc. L'ingénieur allemand Hauchecorne avait d'avance soigneusement étudié le terrain minier, source d'incalculables richesses.

Ce fut à propos de cette cession des communes lorraines que se révéla tout l'esprit à la fois jovial et réfléchi de Pouyer-Quertier. Le négociateur

français sauva des griffes allemandes le village de Villerupt. Bismarck ne pouvait rien refuser à Pouyer-Quertier. Il avait noué avec lui des habitudes d'une cordialité réelle. Les deux hommes étaient l'un et l'autre, il n'y a aucune raison de le cacher, des buveurs émérites. Et on a raconté que, le soir, les négociations closes, le chancelier de fer et le ministre français se retrouvaient, avec toutes les réserves observées, en face des brocs où moussait la bière aux reflets d'or.

Quand, dans la discussion au sujet des communes lorraines, vint le nom de Villerupt, Pouyer-Quertier prit la parole. D'un ton amical il s'adressa au chancelier :

— Monsieur le comte, je ne vous eus pas obligé à devenir Français et vous me faites Allemand !

— Comment cela ? Qui vous parle de prendre votre Normandie ?

— La chose est pourtant bien simple. Je suis un des principaux actionnaires des forges de Villerupt, et vous voyez bien que, de ce côté, vous me faites Allemand.

Villerupt resta à la France.

Cet abandon à l'Allemagne des communes lorraines souleva les protestations des populations indignées.

Laussedat raconte qu'à Sainte-Marie-aux-Chênes, où pas une maison n'était restée debout, ayant été occupée par les troupes pendant la bataille de Saint-Privat, sur un seuil ruiné, une brave femme, qui cherchait dans les ruines les débris de son mobilier, l'apostropha :

— Est-il vrai que Sainte-Marie-aux-Chênes va être prussien ?

Laussedat, triste et résigné, fait un signe de tête.

— Monsieur, reprend la femme, j'ai trois fils. Ils serviront la France quand même et, le moment venu, ils sauront se faire tuer pour elle.

A Boulange, autre commune, on a rassemblé les habitants. Seul, le maire n'est pas là. On le voit qui vient lentement, se dandinant. C'est un meunier, un solide gaillard. Le commissaire allemand le hèle, le presse.

— Ah ça ! s'exclame le meunier, croyez-vous donc que je sois si pressé d'être Prussien !

Les négociations touchaient à leur fin.

Thiers était d'avis d'en finir au plus vite, comme en témoigne ce passage des souvenirs du colonel Laussedat :

« Les repas n'étaient pas bien gais à l'hôtel de Russie. Nous étions là une dizaine de personnes inquiètes à divers titres de l'issue des négociations. D'un autre côté, les nouvelles de Paris étaient loin d'être rassurantes, elles exerçaient une influence fâcheuse sur l'esprit de M. Thiers, dont les dépêches pouvaient se résumer en deux mots : Finissez-en à tout prix. »

On en finit. Le 12 mai, dans l'après-midi, Jules Favre était de retour à Versailles. Huit jours plus tard, il était revenu à Francfort avec Pouyer-Quertier. L'Assemblée nationale, dans sa séance du 18 mai, avait ratifié le traité qui nous enlevait les deux provinces, fixait le règlement des cinq milliards et réglait la question de Belfort.

Le 21 mai, le traité était revêtu des signatures des deux parties. Ce même jour, l'armée de Versailles entrat dans Paris.

Ainsi se termina le troisième acte du grand drame qui ne devait avoir son épilogue que quarante-sept ans plus tard, quand la victoire eut souri à nos armes et porté nos drapeaux victorieux sur le Rhin.

Dans son admirable discours à l'Assemblée de Bordeaux lors de la discussion des préliminaires, Victor Hugo avait, avec une prescience prophétique, annoncé le jour où la France se redresserait « formidable, pour, d'un bond, ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace ! Saisir — écoutez-moi — saisir Trèves, Mayence, Cologne, Coblenz, toute la rive gauche du Rhin !... »

Ah ! comme nous sommes vengés des sarcasmes de Bismarck, accablant à Versailles, puis à Francfort, les hommes courageux qui négocièrent la paix de 1871 !

MAXIME VUILLAUME.



LA SIGNATURE DE LA PAIX. — D'après une composition de Janet Lange.

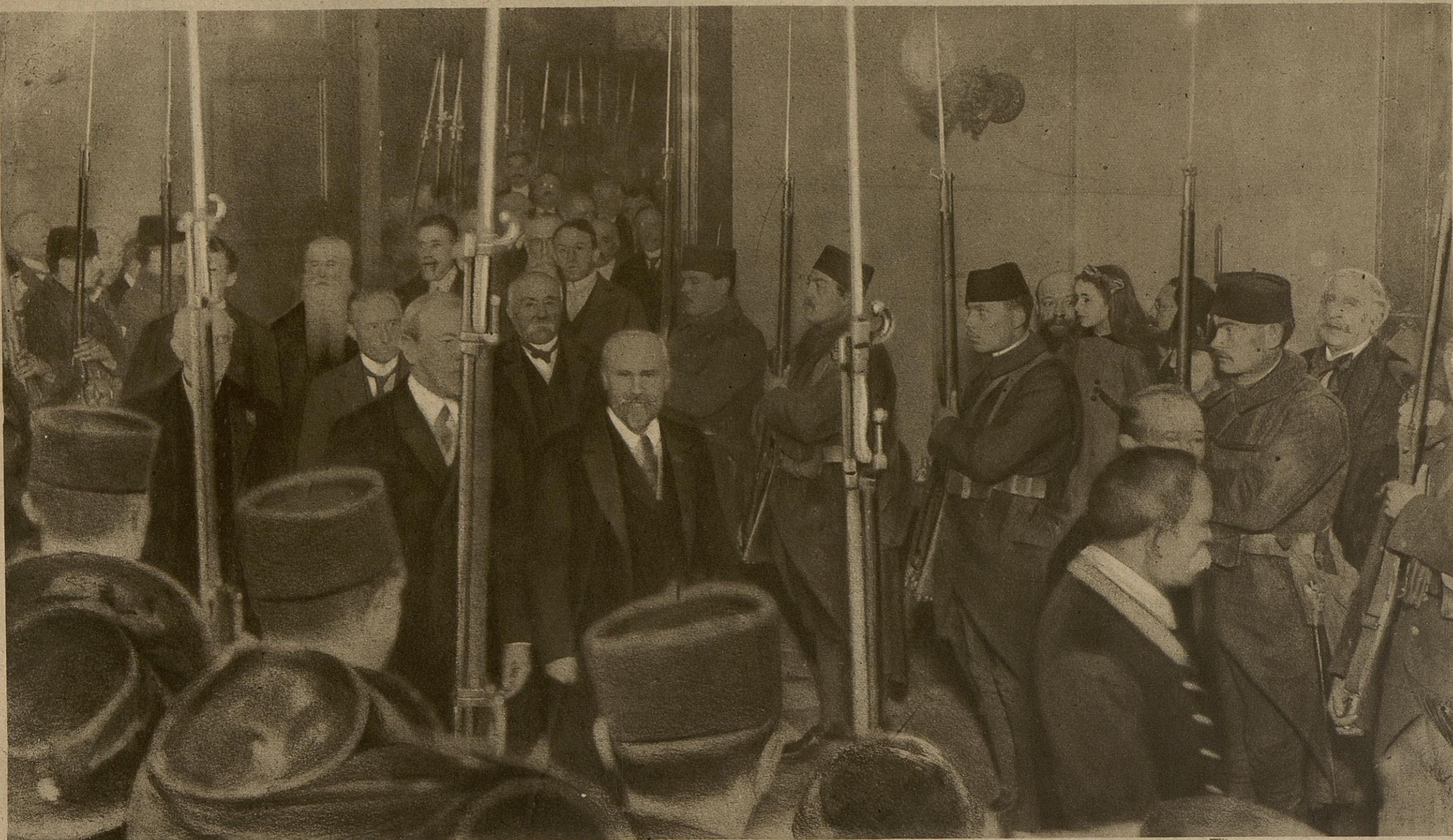


« TU RESTERAS DEHORS ET CLOUÉ SUR LA PORTE ! »

(D'après une lithographie de Daumier)

Ne peut-on l'appliquer à l'aigle impérial allemand ?

LA RÉCEPTION DU PRÉSIDENT WILSON A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS



Séance sans précédent celle où la Chambre a reçu solennellement, le lundi 3 février, le président des Etats-Unis ; c'est la première fois, en effet, qu'un chef d'Etat étranger était admis à l'intérieur de la salle des séances. Les membres du Sénat avaient été invités à prendre place sur les bancs des députés. Dans les tribunes, M^{es} Poincaré, Deschanel, les délégués à la Conférence de la Paix, le corps diplomatique. M. Deschanel, président de la Chambre, dans un discours éloquent, souhaita la bienvenue à l'illustre visiteur ; M. Wilson répondit et fut longuement applaudi. Notre photographie représente le cortège traversant le Salon de la Paix. En tête M. Wilson et M. Poincaré ; puis M. Clemenceau, MM. Deschanel et Dubost ; derrière on aperçoit M. René Renault et M. Groussier, à la grande barbe blanche, vice-présidents de la Chambre.

LE « NORTHERN PACIFIC » ÉCHOUÉ PRÈS DE NEW-YORK



Deux croiseurs et quatre torpilleurs furent envoyés en toute hâte au secours du paquebot échoué, mais la mer était trop grosse pour qu'ils cherchent à le renflouer. Le « Northern Pacific » put heureusement communiquer avec la côte au moyen du bateau de sauvetage local, dont cette photographie représente la mise à flot.



Le paquebot correspondait avec la côte au moyen de signaux à bras que faisait un matelot debout sur l'avant de sa chaloupe. Heureusement que, le lendemain de l'échouage, la direction du vent ayant changé, le débarquement des troupes devint possible. L'équipage et les passagers ont été sauvés.



Le grand transport américain « Northern Pacific » transportait de Brest à New-York 2.500 soldats américains rapatriés, dont 1.750 malades et blessés. Il était presque rendu à destination lorsque, le 1^{er} janvier dans la nuit, par suite de la brume, il s'échoua sur la côte de Fire-Island, près de New-York. Les garde-côtes du secteur furent les premiers à tenter de porter secours au navire. Ce sont eux que l'on voit ici travailler à mettre à flot une embarcation.

JOURNÉES D'ÉLECTIONS PARLEMENTAIRES A BERLIN

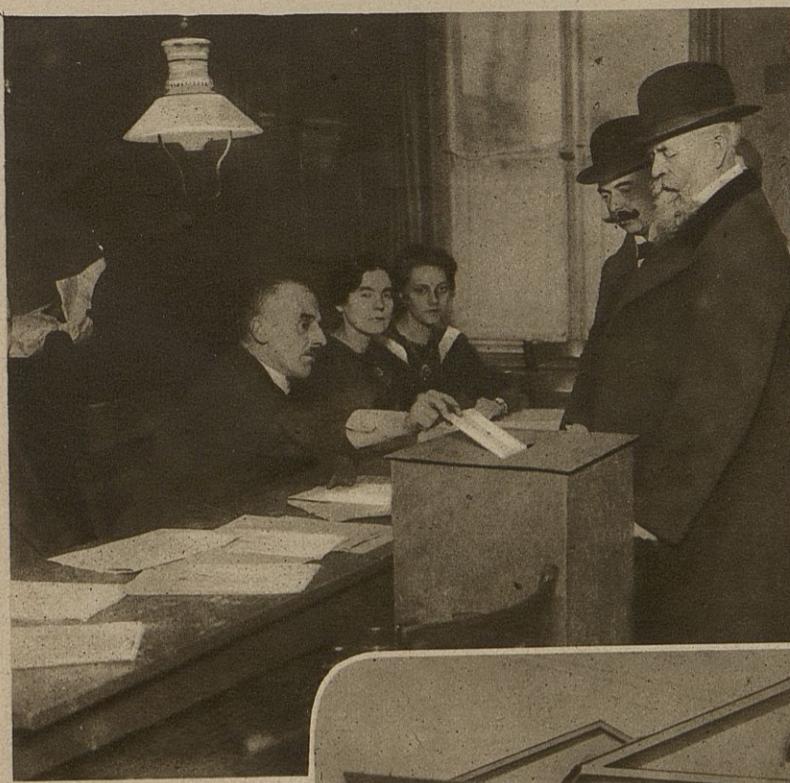


Au lendemain des émeutes qui avaient si profondément bouleversé, plusieurs jours durant, la physionomie de Berlin, les élections ont donné lieu, dans cette ville, à des scènes que l'on voyait pour la première fois en Allemagne. L'esprit de la révolution se manifestait jusque dans la manière de distribuer au public les imprimés électoraux. Ainsi on voyait par les rues des camions lourdement chargés de professions de foi, que des citoyens jetaient aux passants.



Pour les élections, à Berlin, la rue paraissait abandonnée aux manifestations, parfois excentriques, des candidats et de leurs amis. En réalité, le gouvernement exerçait sur leurs faits et gestes une surveillance rigoureuse. Ceci est un des camions lourds, sur chacun desquels était installé un canon à tir rapide, et qui parcouraient la ville, conduits par les soldats fidèles. Cette artillerie n'eut d'ailleurs pas à intervenir, les élections s'étant faites dans un calme étonnant.

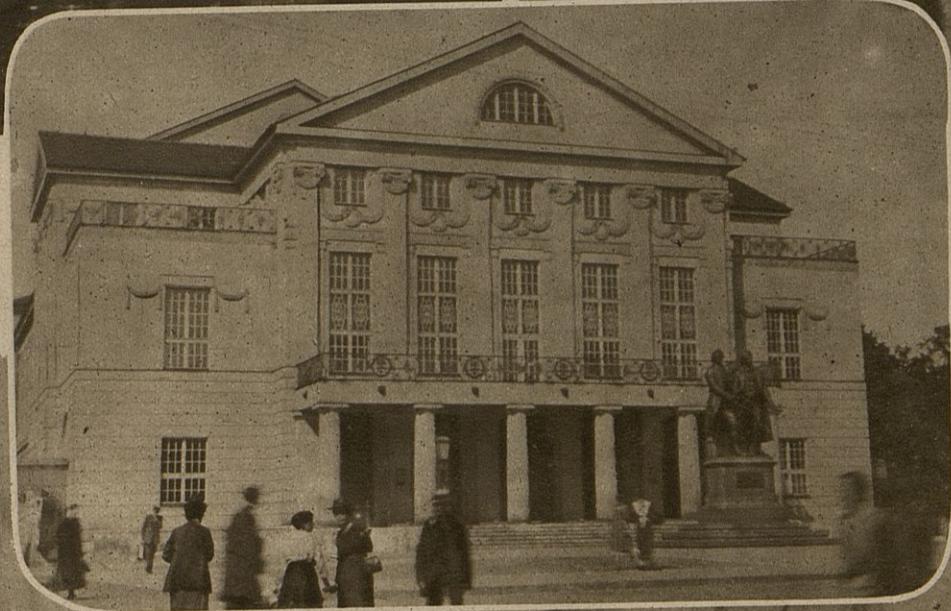
ALLEMANDS ET ALLEMANDES AUX URNES



L'électeur, passant derrière un paravent, place la liste des candidats de son choix dans une enveloppe que reçoit l'urne.

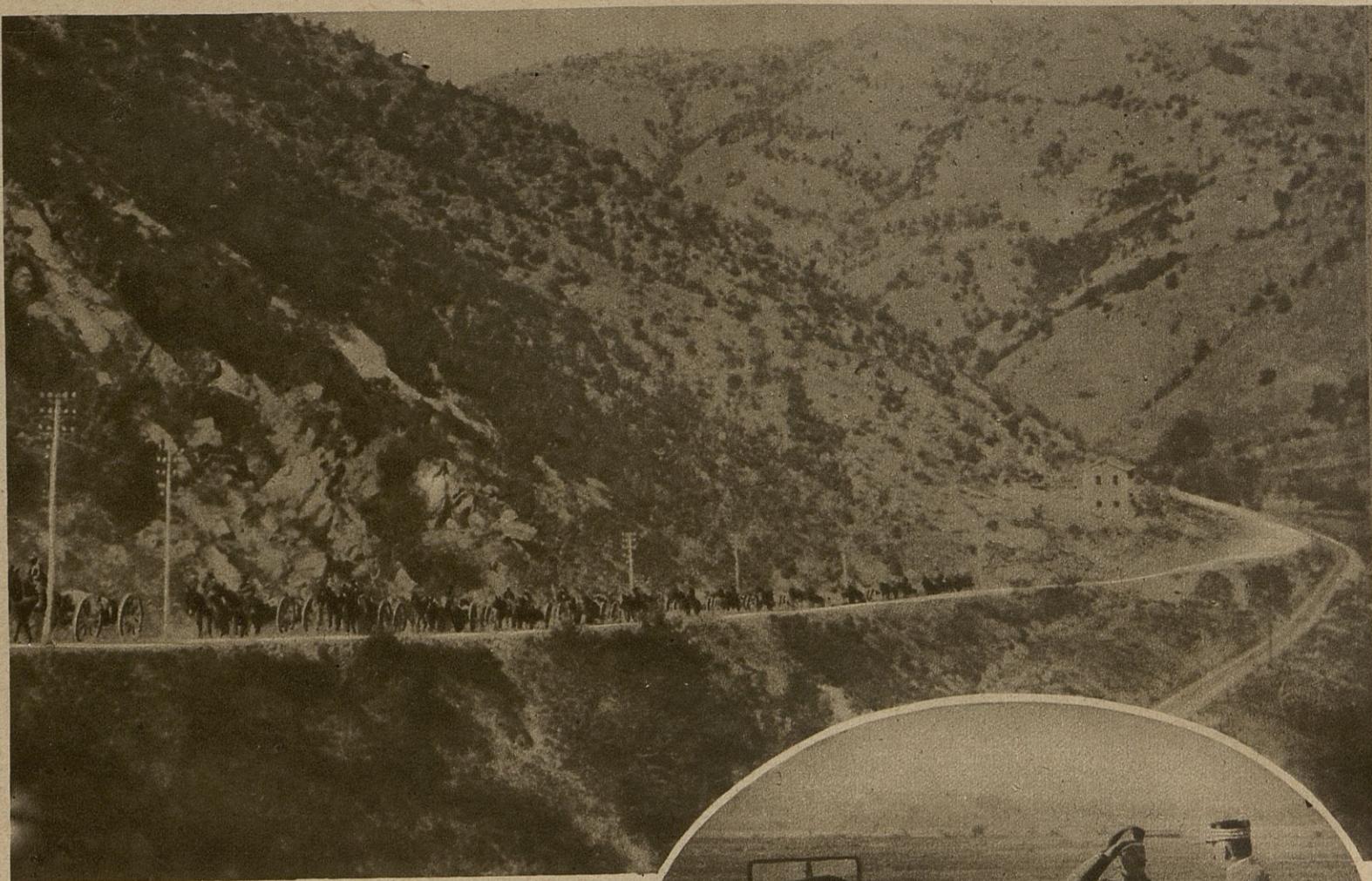


Les mérites et les promesses des candidats s'étalent sur des pancartes que des porteurs promènent lentement par les rues parmi la foule.



Les récentes élections allemandes, qui ont eu lieu dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, avaient encore ceci de particulier que les femmes, pour la première fois, y prenaient part et les contrôlaient. Ces Berlinoises, tout en se dirigeant vers leur section de vote, lisent et commentent les professions de foi qu'elles viennent de recevoir. Dans le médaillon, c'est, à Weimar, le Théâtre de la Cour, choisi pour la réunion de l'Assemblée nationale.

LES TROUPES FRANÇAISES A TRAVERS LA BULGARIE



C'est à travers les montagnes que nos troupes de l'armée d'Orient ont gagné, en Bulgarie, leurs secteurs d'occupation. Ces paysages tourmentés rappelaient à nos soldats les régions qu'ils ont si bravement enlevées aux Bulgares.



Nos troupes ont été bien accueillies en Bulgarie. La population était lasse de la guerre et sourdement irritée contre les Allemands qui s'étaient imposés en maîtres dans le pays et l'affamaient à leur profit. Cette photographie, prise dans une rue de Sofia, montre que nos soldats vont et viennent dans la ville parmi les habitants et les soldats bulgares sans que personne leur fasse mauvais visage. Dans le médaillon, le général Franchet d'Esperey reçoit un officier bulgare.

EN BOCHIE⁽¹⁾CARNET DE ROUTE D'UN SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS
(SUITE)

3 janvier.

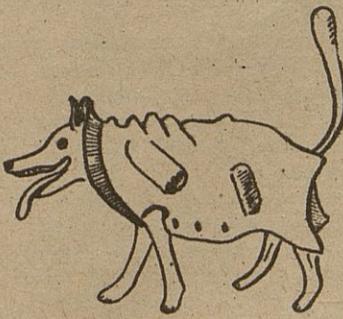
Tonnerre ! qu'est-ce que c'est que cela ? « Mince » de grenade et « mince » de réveil ! Ça roule sur mon lit, sur moi... Mais c'est un chien !... c'est... Non, ce n'est pas lui !... ces poils ras... Et puis, c'est un paquet de chiffons, ça !

— Freyssinel ! Freyssinel ! Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

— Moïse, pardi !... Moïse avec son paletot.

— Moïse ? Mais Moïse avait des poils longs.

— J'vas vous dire, maréchal des logis, j'l'ai tondu pour que son maître ne le reconnaisse pas... même que c'est pour qu'il n'attrape pas froid que je lui ai mis un pardessus fait avec un vieux veston.



Moïse avec son paletot...

— Ah ! son maître l'a réclamé ?
— Oui !

— Et qu'est-ce que tu lui as dit à son maître ?

— Qu'il aille vous trouver, tout simplement... J'parle pourtant pas un mot de boche, eh bien ! il a compris quand même. Tenez, c'est comme Moïse : il est très intelligent, Moïse, vous savez. On peut lui demander n'importe quoi en français, maintenant il obéit immédiatement.

» ...Allons, Moïse, fais le beau !
Moïse ne bronche pas.

— ...Allons, allons, fais le beau ?

Moïse ne bronche toujours pas.

Et mon Freyssinel vexé se sauve en emmenant Moïse qu'il réprime sérieusement... en auvergnat.

4 janvier.

J'ai noté que les intérieurs boches étaient propres. Si je devais conclure du particulier au général, je serais obligé d'avouer, d'après ce que je vois ici, que les Boches eux-mêmes ne le sont pas.

Je ne suis pas le seul qui soit de cet avis, en voici la preuve :

Un cavalier de mon escadron causait ce matin avec quelque vague et blonde « gretchen » qui se tenait sur le seuil de sa porte. A dire vrai, la « gretchen » seule parlait, car le cavalier ne connaissait pas le plus petit mot d'allemand... Et la blonde enfant faisait des grâces et minaudait... et le cavalier la regardait, la détaillait.

Soudain la Boche s'est décidée :

— Promenade, mein Herr ? Promenade mit mir ?

Alors, mon hussard a pris aimablement le bras de la « Mâdchen », puis il l'a conduite tout droit vers le lavoir, lui a montré l'eau et lui a fait comprendre qu'il viendrait la chercher quand elle se serait soigneusement débarbouillée.

...Dois-je ajouter qu'il n'y a pas eu de promenade ?

6 janvier.

Comme je devais m'y attendre, un « bonhomme » s'est avancé très poliment vers moi, m'a annoncé plus poliment encore qu'on lui avait pris son chien et qu'il serait très désireux de rentrer en sa possession.

Que faire ?

J'ai conduit simplement mon Boche à Freyssinel, tout en lui expliquant, en chemin, que j'avais un chien, en effet, qui pouvait bien être le sien... un chien à poils ras.

— A poils longs.

— Non, à poils ras.

Il a paru rêveur, mais, comme je suis bon prince, je l'ai engagé à venir se rendre compte par lui-même de ce que j'avais.

Quand l'Allemand a vu Moïse, il en est resté comme « deux ronds de pommes », suivant l'expression chère à mon tampon.

Mais il s'est vite remis.

— Ce chien a été tondu.

— Non !

— Si !... D'ailleurs, vous allez voir qu'il est bien à moi : Spitz, Spitz !

— Moïse, Moïse !

Cela aurait pu durer longtemps ainsi, car la pauvre bête affolée allait de l'un à l'autre. Mon Boche a voulu en finir.

— La meilleure preuve qu'il m'appartient, dit-il, la voici : Spitz est un excellent chien de garde dressé par moi-même. Faites mine de me donner un coup de poing et vous allez voir qu'il s'élancera immédiatement sur vous, prêt à me défendre.

— Merci pour l'expérience !

— Si, si, allez, allez !

J'explique la chose à Freyssinel ; Freyssinel est ravi ! L'expérience !... ah ! oui, il faut la tenter... mais à condition que ce sera lui qui donnera le coup de poing « pour rire ».

C'a été un coup de poing « à pleurer »... Puis, c'est devenu quel-



Promenade mit mir...

que chose de formidable... Oui, Moïse s'est élancé sur le Boche qu'il a saisi aux bras, aux jambes, partout où il pouvait mordre... tant et si bien que celui-ci a été obligé de battre piteusement en retraite.

Nous avons conservé Moïse.

— Bah ! m'a dit Freyssinel goguenard, nous lui avons chipé son chien, c'est vrai, mais je lui ai donné un bon pain en échange... car, vous savez, le coup de poing « pour rire », je le lui ai appliquée assez sérieusement.

8 janvier.

Grosse émotion aujourd'hui avec, pendant quelques heures, la perspective du conseil de guerre... Oui, du conseil de guerre pour perte d'objets militaires...

Et savez-vous ce que c'étaient que ces « objets militaires » ?... Ironie et Usufruitier, tout simplement.

Cependant, une jument et un cheval, ça ne s'égare pas comme une bretelle de fusil ou une paire de godasses...

Cependant, c'est comme ça : voici la chose en deux mots :

Depuis la semaine dernière j'ai changé de logement et me suis installé chez une connaissance à moi qui remonte au premier jour de notre arrivée ici... chez cette mercière avec le fils de laquelle « j'ai eu des mots », on s'en souvient.

Ce matin, Freyssinel entre comme un fou dans la chambre :

— Maréchal des logis, s'exclame-t-il, plus d'Ironie... plus d'Usufruitier !... escamotés comme une muscade... J'ai eu beau battre les environs, pensant qu'ils s'étaient poussé d'l'air, pas un crin d'leur queue !...



...très poliment.

En deux temps et trois mouvements, me voilà culotté, botté et je descends faire une enquête...

Personne n'a rien vu, ni rien entendu... naturellement : la mercière a l'air de bonne foi... ; le gamin, lui, beaucoup moins et son laconisme ne m'inspire aucune confiance...

Néanmoins je fais seller deux chevaux et nous voilà partis, Freyssinel et moi, à la recherche des deux fugitifs...

Au bout d'une heure de galop dans un rayon de plusieurs kilomètres, nous rentrons bredouilles pour trouver ma mercière et ses voisines dans la rue, apeurées, considérant la maison avec une terreur visible. Aussitôt qu'elle m'aperçoit, mon hôtess accourt à moi :

— Franzosen... hurle-t-elle, Franzosen in Trunken...

Il y a des Français dans la cave ! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?...

Tout le monde insiste avec grands renforts de gestes explicatifs et menaçants, me faisant comprendre que des soldats se sont glissés dans la cave pour y boire le vin...

J'entre dans la maison, suivi de toutes les commères, j'ouvre la porte de la cave et j'écoute... En effet, par l'escalier étroit montent les échos d'un raffut énorme !... Mes gaillards ne s'embêtent pas.

— Allons, criez, en haut tout le monde !... et quatre jours de boîte ! Le raffut continue de plus belle et personne n'apparaît...

— Une lampe ? commandai-je.

Et me voici descendant les marches, avec sur mes talons ma propriétaire, son rejeton et les voisines désireuses d'assister à la scène qui se prépare : qu'on songe, il s'agissait de pincer officiellement des soldats français en flagrant délit de vol...

Et voilà qu'à peine dans la cave j'aperçois deux silhouettes énormes qui s'agitent dans un baccanal infernal : les silhouettes d'Ironie et d'Usufruitier.

Confuses, la mercière et les commères tournaient déjà les talons, lorsque je me mis en travers de l'escalier.

— Un moment, déclarai-je, ces deux canards ne sont pas venus là tout seuls, quelqu'un les y a amenés...

Toute tremblante, la mercière me montre dans le fond de la cave une porte à laquelle donne accès un plan incliné venant du dehors.

Je me penche sur le sol humide qui garde encore l'empreinte des sabots des bêtes... et aussi celle d'un pied humain, chaussé d'espadrilles...

Plus un doute, c'est le fils de la mercière qui a fait le coup...

Tandis que Freyssinel sort les bêtes, je vais prendre dans un coin un panier à bouteilles, le mets aux mains du gamin, disant à sa mère :

— Ça vous coûte douze bouteilles, cette petite plaisanterie... ; ça vous apprendra à traiter de voleurs les soldats français...

J'ajoute, en désignant le gamin qui, pâle de rage, emplit le panier :

— Je ne vous empêche pas de coller à votre rejeton une gifle par bouteilles, ça sera toujours moins dur que les douze balles dont l'aurait gratifié un officier boche si cette petite plaisanterie s'était passée chez nous pendant la guerre...

Et assez satisfait du jugement que je viens de rendre, je remonte en haut où déjà les hommes de mon peloton attendent pour se partager le produit de mon amende...

J'eus dans mon dos les regards luisants de haine du gamin : gare à moi, le jour où il pourra me repincer au demi-cercle.

(A suivre.)



ECHOS



CHIEN PÊCHEUR

On a parfois observé des chiens qui s'adonnent non pas à la chasse, ce qui est naturel à l'espèce, mais à la pêche. Un chien de ce genre a été signalé par un témoin oculaire. Il appartient à un restaurateur habitant la rive d'un estuaire où se fait sentir la marée.

L'eau de l'estuaire, mélange d'eau de rivière et d'eau de mer, renferme à marée haute bon nombre de poissons plats qui ne craignent pas l'eau mélangée, tels que le carrelet et le flét.

Le chien se promène volontiers autour du rivage, entrant dans l'eau profonde et surveillant attentivement le fond. Dès qu'il aperçoit un poisson posé sur le fond, à plat, il s'élance et le happe. Chose curieuse, il n'y goûte pas. Il pêche pour le plaisir, non pour se nourrir. Mais généralement il a pour compagnon de maraude le chat de la maison.

Dès que le chien a pris un poisson, il l'apporte sur l'herbe du bord et le pose près du chat qui attend cette aubaine et en fait vite son profit en croquant le produit de la pêche. Le chat est généralement très friand de poisson, mais il n'aime guère l'eau.

Celui dont il s'agit a trouvé le moyen de satisfaire son goût pour le poisson sans faire violence à son antipathie naturelle pour l'eau. Les deux animaux s'entendent le mieux du monde et on les voit souvent partir ensemble pour la pêche : l'un pour le plaisir, l'autre pour le profit.

LE BATULISME

C'est une intoxication alimentaire aiguë, due à un bacille spécial, le *Bacillus batulicus*, que l'on croyait n'exister que dans les viandes de conserve, les saucisses spécialement, mais qu'on a trouvé aussi dans les conserves de fruits et de légumes. On croit que ce microbe existe normalement dans le tube digestif du porc ; en jetant l'engrais de porc sur les cultures on faciliterait l'infection des légumes. Le bacille paraît agir au moyen d'une toxine qui détermine une dilatation des vaisseaux, de la thrombose (coagulation du sang) et des hémorragies multiples. Elle est détruite par l'ébullition. Il importe donc de bien faire bouillir les légumes avant de les mettre en conserve. Avis aux personnes qui font des conserves chez elles en été.

L'EXTRACTION ÉLECTRIQUE DU SEL

Les derniers mois de l'année écoulée ont vu naître en Norvège une nouvelle industrie : celle de la production de sel marin par l'évaporation électrique de l'eau de mer. Chaque kilowat produit 10 tonnes de sel et, en outre, une saumure concentrée qui peut être traitée en vue de la récupération de sous-produits tels que la potasse, la magnésie, l'iode et le brome. On compte produire tout le sel nécessaire à la consommation norvégienne, consommation qui s'élève à environ 300.000 tonnes par an. Cette production exigerait environ 30.000 kilowatts d'énergie, sans compter l'énergie nécessaire à la récupération des sous-produits sus-mentionnés.

Les projets d'organisation de la nouvelle industrie comportent l'érection d'une usine à Osteroen, près de Bergen, qui fournirait 60.000 à 70.000 tonnes de sel par an et dont on portera plus tard la capacité de production à 200.000 tonnes annuellement. Cette usine serait, selon les prévisions, en état de fonctionner à la fin de 1919.

Une seconde usine serait construite à Glomfjorden et fonctionnerait en 1920.

On attend pour procéder aux travaux de construction les résultats définitifs d'installations d'essai ; mais il paraîtrait que le problème posé est pratiquement résolu. L'entreprise est assurée de l'appui de l'Etat norvégien. On parle même à ce sujet d'un droit de reprise et d'exploitation future par l'Etat.



LA SIMULATION DES BLESSURES CHEZ LES ANIMAUX

On a souvent raconté que certaines espèces d'oiseaux ont coutume, quand un ennemi — à deux ou à quatre pattes — s'approche de leur nid ou de leurs gésines, de se sauver en simulant une blessure. On interprète cette manière de faire en supposant que le père ou la mère de la nichée, voyant le danger que court celle-ci, s'efforcent de détourner sur eux l'attention du maraudeur et de lui donner l'impression, par leurs gestes, qu'ils sont blessés et qu'il en aura aisément raison. Ce fait n'a été observé que chez quelques oiseaux. S'explique-t-il véritablement de la façon indiquée ?

On a quelque peine à le croire. Cela suppose un raisonnement compliqué chez l'animal. Et, d'autre part, ce ne sont pas les espèces les plus intelligentes qui procèdent de la façon indiquée, qui feraient montre de tant d'ingéniosité dans le dévouement à l'égard des gésines.

La chose n'est pas impossible toutefois. Il semble bien que si un danger menace un nid, souvent un des parents reste sur les œufs ou les gésines, tandis que l'autre s'envole brusquement comme pour attirer sur lui l'attention de l'intrus. Il est vrai qu'on peut supposer qu'un des deux parents se sauve parce qu'il a plus peur que l'autre, parce qu'il « tient » moins bien moralement.

Un observateur pense qu'en réalité l'oiseau qui simule une blessure n'agit pas de façon tout à fait consciente ; il serait ému au point d'en perdre la tête et d'être plus ou moins paralysé par la peur. En somme, on ne sait guère que conclure.

ORNIÈRES PRÉHISTORIQUES

On a cru découvrir à Malte des ornières préhistoriques, des ornières qui seraient celles de routes faites par l'homme préhistorique et qui se seraient conservées, ayant été comblées, et la route même ayant été enterrée.

Ces ornières étaient attribuées à l'époque néolithique. Mais on observait qu'il n'y a pas entre ces ornières la dépression médiane que font les sabots des chevaux, et on avait conclu que les chars préhistoriques étaient traînés, non par des chevaux, mais par des hommes. Il est assez probable, en effet, que le véhicule — quel qu'il soit — anthropomobile a précédé l'hippomobile.

D'après le capitaine E.-G. Fenton, ces ornières se rapporteraient à une époque où Malte était plus humide que maintenant, à l'époque du fer (début de celle-ci) en particulier. Un autre observateur accorde que l'eau a joué un rôle dans l'affaire, mais pour lui il n'y a pas là de véritables ornières ; ce sont simplement des fentes du sol, élargies, rongées par l'eau de pluie, comme on en peut voir sur tous les plateaux calcaires, dans le sud de la France en particulier.

LE SPITZBERG COLONIE ANGLAISE

Au cours de cette guerre, la Grande-Bretagne a acquis une possession nouvelle, le Spitzberg. Le pays était inhabité, ne possédant que des rennes et des ours. Mais il est très riche en ressources minérales, houille, fer, etc. Avant la guerre, l'Angleterre avait essayé de faire régler la situation du Spitzberg par une conférence internationale. Mais l'attitude du représentant allemand fit échouer toute tentative de règlement à l'amiable. Et l'Allemagne y établit une station de T. S. F. Puis, par le traité de Brest-Litovsk, l'Allemagne et les Bolcheviks stipulèrent que seuls ils avaient à régler la question. Ce que voyant, l'Angleterre s'annexa en bonne et due forme les parties les plus intéressantes et voilà la question réglée. Il est juste d'ajouter que, depuis trois siècles, le Spitzberg était officiellement dépendance britannique. Ce ne sera pas une des moins profitables.

FAUCHEUSES SOUS-MARINES

Aux Etats-Unis, où, pour se procurer de la potasse, on récolte les algues et varechs côtiers que l'on traite dans des usines édifiées *ad hoc*, on a imaginé des faucheuses sous-marines pour faucher les varechs en mer, sous l'eau. Ce sont des barques munies d'un appareil spécial, qui se déplacent à la vitesse de trois kilomètres à l'heure et peuvent récolter par heure de 12 à 50 tonnes de varech. Avec cet appareil les graines marines sont soumises à trois coupes annuelles jusqu'à une distance de quatre kilomètres de la côte.

Les barres coupeuses, nous est-il dit par la *Vie Agricole et Rurale*, ont quatre mètres de longueur ; elles sont réglables en profondeur ; elles sont munies d'un élévateur qui amène le varech sur le bateau.

Avec 21 tonnes de varech on obtient une tonne de cendres contenant 32 % de potasse.

En France, on se trouvera bien d'employer des moyens mécaniques de récolter le varech. Mais chez nous on préfère utiliser le varech à l'alimentation du bétail (la potasse se retrouvera dans le fumier), à la préparation de la litière et à la fabrication d'iode. En brûlant les varechs pour en tirer la potasse on gaspille des principes azotés et organiques utilisables. Reste à savoir de quoi l'on a le plus besoin : c'est là ce qui décide de la manière d'utiliser le varech.

LES EXPLOSIFS FERTILISENT-ILS LE SOL ?

On l'a cru, en constatant que des terrains défrichés à la dynamite se sont montrés très fertiles. Cette opinion a été confirmée par l'abondance de la végétation qui s'est développée sur les champs de bataille, et on a conclu que la dynamite aurait une action fertilisante et agirait comme un engrangement par les nitrates qu'elle renferme. D'où la conclusion qu'on aurait avantage à retourner le sol arable au moyen d'explosifs, en choisissant ceux qui contiennent les éléments dont ce sol a besoin selon le cas, nitrates, chlorates, potasse, phosphates. La conclusion est-elle bien exacte ? Ne doit-on pas croire plutôt que les explosions agissent surtout en ameublissant le sol, ce qui favorise le cheminement des racines dans les couches profondes ? Il vaudrait la peine de se livrer à des expériences précises sur ce point.

LA NEIGE COLORÉE

En mars 1918, il est tombé dans le Wisconsin une neige abondante qui était non pas blanche, mais grise. Elle tomba sur une superficie de 150.000 kilomètres carrés environ. Sa couleur, elle la devait à de la poussière arrachée au sol dans la région aride des Etats-Unis à plus de 1.500 kilomètres de distance. Le vent a transporté au loin cette poussière qui a fini par tomber sur terre après un espace de temps plus ou moins long dans l'atmosphère. La quantité de poussière ainsi changée de place a été considérable. D'après l'étude du contenu de la neige, cette quantité a été au moins d'un million de tonnes. La provenance de cette poussière est établie par sa nature et ses caractères.

POUR AVOIR DES ŒUFS EN HIVER

Tout d'abord il faut protéger les poules contre le froid et l'humidité. Puis donner l'alimentation requise, en insistant sur les aliments riches en azote. Ces aliments, la poule les trouve en été sous forme d'insectes, limaces, vers, chenilles, graines, etc. En hiver, il faut les lui fournir sous forme de grains et de ciblures, de viande hachée, de toutteaux de maïs ou de riz, de pâtes chaudes de pommes de terre ou de grains bouillis, de choux, de betteraves hachées. Y joindre des sables calcaires, des os moulus, des coquilles d'huîtres et aussi d'œufs, si l'on en a ; la chaux est nécessaire à la formation de la coquille. V.



La Crème **TEINDELYS**
pour la beauté du teint



Produits scientifiques
pour l'hygiène
rationnelle de la peau
(Épiderme
et derme.)

La crème Teindelys conserve la fraîcheur
de la jeunesse, embellit, efface les rides.

ARYS — PARFUMS DE LUXE — 3, rue de la Paix, Paris

Crème Teindelys : gr. modèle, 9 fr.; fco 10 fr. 70. Petit modèle, 5 fr.; fco 6 fr. 20.
Poudre Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr.

Savon Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr. — Eau Teindelys : 10 fr.; fco 13 fr.
Bain Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr. — Lait Teindelys : 12 fr.; fco 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement. — Envoi franco au-dessus de 30 fr.

Envoi sur demande du "Carnet de Beauté", par le Dr Reymondon

Un jour viendra

Parfum d'Arlys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 44

LES CONSONANCES

Voulez-vous trouver un proverbe à l'aide de consonances ?
Avec les indications suivantes vous devez trouver un proverbe français assez répandu. Il se compose de neuf consonances ainsi divisées :

- La première est une préposition qui indique le lieu, la situation, l'ordre, l'espèce, l'état, etc.;
- La deuxième, synonyme de robuste, vigoureux ;
- La troisième équivaut à une nation, une race, une assemblée ;
- La quatrième est un pronom indéfini qui désigne d'une manière vague une ou plusieurs personnes ;
- La cinquième, une particule honorifique ;
- La sixième, un ordre impératif ;
- La septième, une petite forteresse ;
- La huitième, terme très personnel ;
- La neuvième, une figure circulaire.

COMBIEN RECEVRONS-NOUS
DE RÉPONSES JUSTES POUR
CE CONCOURS ?

Les solutions seront reçues
jusqu'au 13 mars 1919 et les
résultats publiés dans notre
numéro du 3 avril 1919.

...

LISTE DES PRIX

1 ^{er} PRIX	...	20	Francs en espèces.
2 ^e "	...	10	" "
Du 3 ^e au 10 ^e	5	" "

CONCOURS N° 38

RÉSULTATS

SANTÉ, BONHEUR, PROSPÉRITÉ, telle était la solution de ce concours, pour lequel nous avons reçu 8.939 réponses justes.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT COMME SUIT :

- 1^{er} PRIX. — Un fusil de chasse, valeur : 250 fr.
Mme NÉRAT, 10, rue Rochechouart, Paris. (Ecart : 1.)
- 2^e PRIX. — Une montre-bracelet, valeur : 50 fr.
M. LECLERCQ, 17, rue François-Arago, à Rouen (Seine-Inf.). (Ecart : 2.)
- 3^e PRIX. — Une montre acier, valeur : 45 fr.
M. TERRAT, 19, rue Matheron, à Aix-les-Bains (Savoie). (Ecart : 3.)
- 4^e PRIX. — Une blouse lingerie, valeur : 25 fr.
Mme BARILLON, 34, cours Sainte-Anne, à Arcachon (Gironde). (Ecart : 4.)
- 5^e PRIX. — Une trousse rasoir, valeur : 25 fr.
M. Pierre RASSE, à Fressenville (Somme). (Ecart : 4.)
- 6^e PRIX. — Un pot à fleurs, valeur : 10 fr.
M. PERRIN, 3, rue Pérignon, Paris. (Ecart : 7.)
- 7^e PRIX. — Un parfum Erasmic, valeur : 10 fr.
M. SIMARD, 18, rue du Cygne, à Tours (Indre-et-Loire). (Ecart : 7.)
- 8^e au 10^e PRIX. — Une boîte dentifrice, valeur : 8 fr.
Mme J. BOURDON, 31, r. de l'Eglise, à Courteille-Alençon (Orne). (Ecart : 9.)
M. PLESSIER, 22, quai de Béthune, Paris. (Ecart : 9.)
Mme LHOLLIER, 80, rue Château-Landon, Paris. (Ecart : 10.)

Attention ! Voir page II des annonces
les détails intéressants sur
la "POCHETTE SURPRISE".

Pochette Surprise

BON N° 2

3^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 44

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

GAIN DE TEMPS, GAIN D'ARGENT

La hausse de la rente française qui, à l'heure où s'élabore le nouveau statut du monde, met si bien en évidence la puissante vitalité de notre pays, est la juste récompense due à ceux qui, au cours des hostilités, ont manifesté leur confiance à l'Etat en lui prêtant leurs capitaux.

On a dit que la guerre avait, dans bien des cas, stimulé l'instinct d'épargne en raison même de l'étendue et de la diversité des risques qu'elle a fait naître et auxquels chacun, de son mieux, s'est efforcé de parer. Le processus suivant lequel les économies de chaque jour se transforment aujourd'hui en Bons et Obligations qui, à leur tour, sont convertis périodiquement en titres de rentes, mérite d'être étudié comme l'un des phénomènes économiques les plus intéressants de notre temps.

A cette faveur dont jouissent les Bons dans toutes les classes de la société, la simplicité avec laquelle chacun peut se les procurer a, pour une large part, contribué. Pas la moindre formalité pour les acquérir ou pour en obtenir le remboursement. Aucune justification d'identité n'est exigée de l'acheteur qui n'éprouve pas plus de difficultés à souscrire à cent mille francs de Bons qu'à acquérir un timbre de quinze centimes. A une époque où les moindres actes de l'existence quotidienne sont soumis à de nombreuses formalités, où rien ne peut se faire sans autorisation et sans pièces justificatives, de tous formats et de toutes couleurs, cet avantage apparaît comme des plus précieux.

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbés biseautés
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

Pour suivre les préliminaires de paix
Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par **LE PAYS DE FRANCE**

56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au **PAYS DE FRANCE**
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER
LA MARMITE NORVÉGIENNE
ET DE FAIRE LA CUISINE { SANS FEU { SANS FRAIS { OU PRESQUE
Par Louis FOREST

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au **PAYS DE FRANCE**, 2-4-6, boul^{de} Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE Dr Lucien GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire d'assez par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Les trois gros volumes : 6 fr. pièce ; les trois f^{co} : 18 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LE MOUTON ROUGE

Contes de guerre écrits dans la tranchée

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la **Menstruation**, **Règles** irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, **Perthes blanches**, **Maladies intérieures**, **Métrite**, **Fibrome**, **Salpingite**, **Ovarite**, **Suites de couches**, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

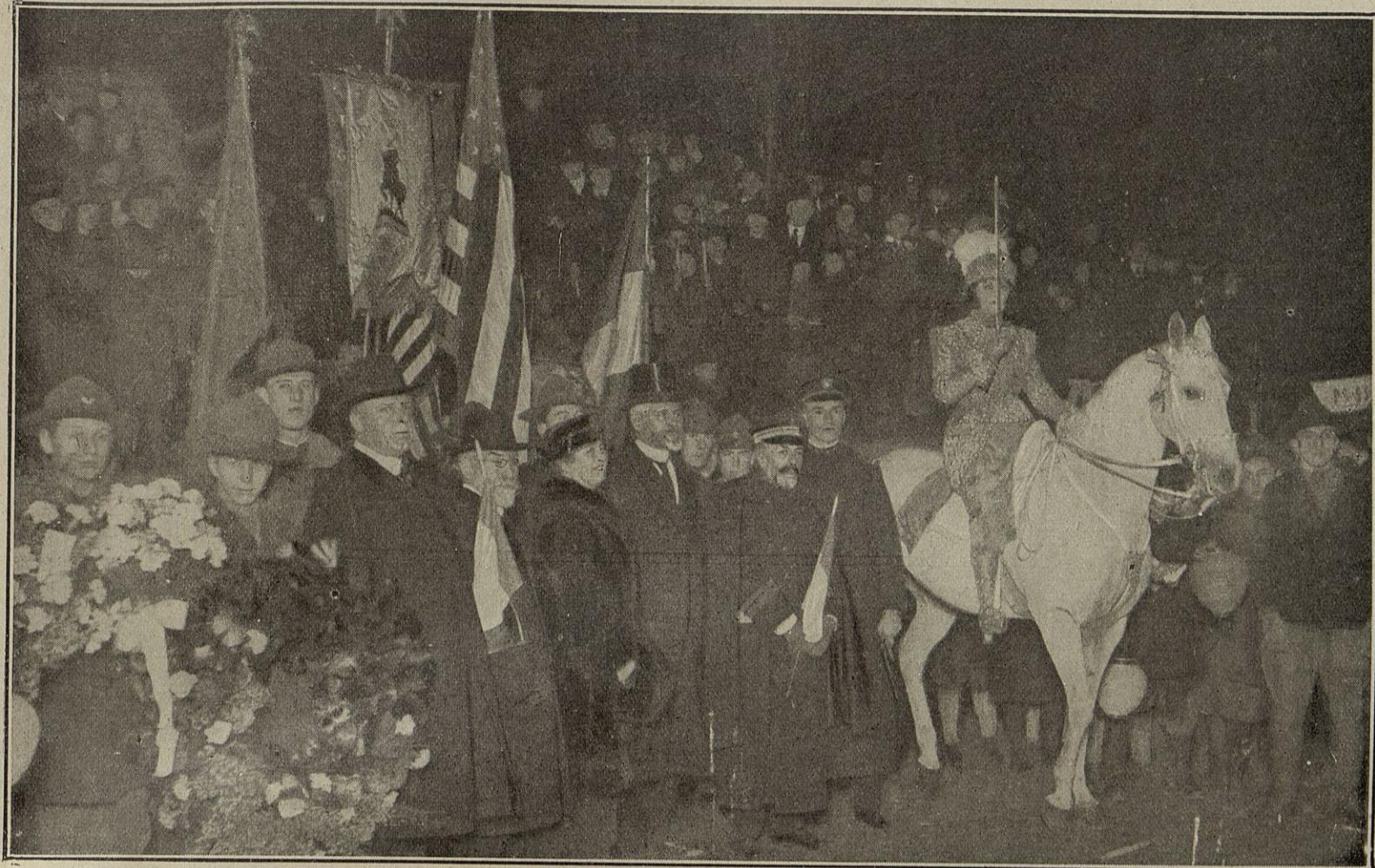
La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit **Varices**, **Phlébites**, **Hémorroïdes**, soit de l'**Estomac** ou des **Nerfs**, **Chaleurs**, **Vapeurs**, **Étouffements**, soit malaises du **RETOUR D'ÂGE**, doit, sans tarder, employer en toute confiance la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon, 5 fr. dans toutes les Pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

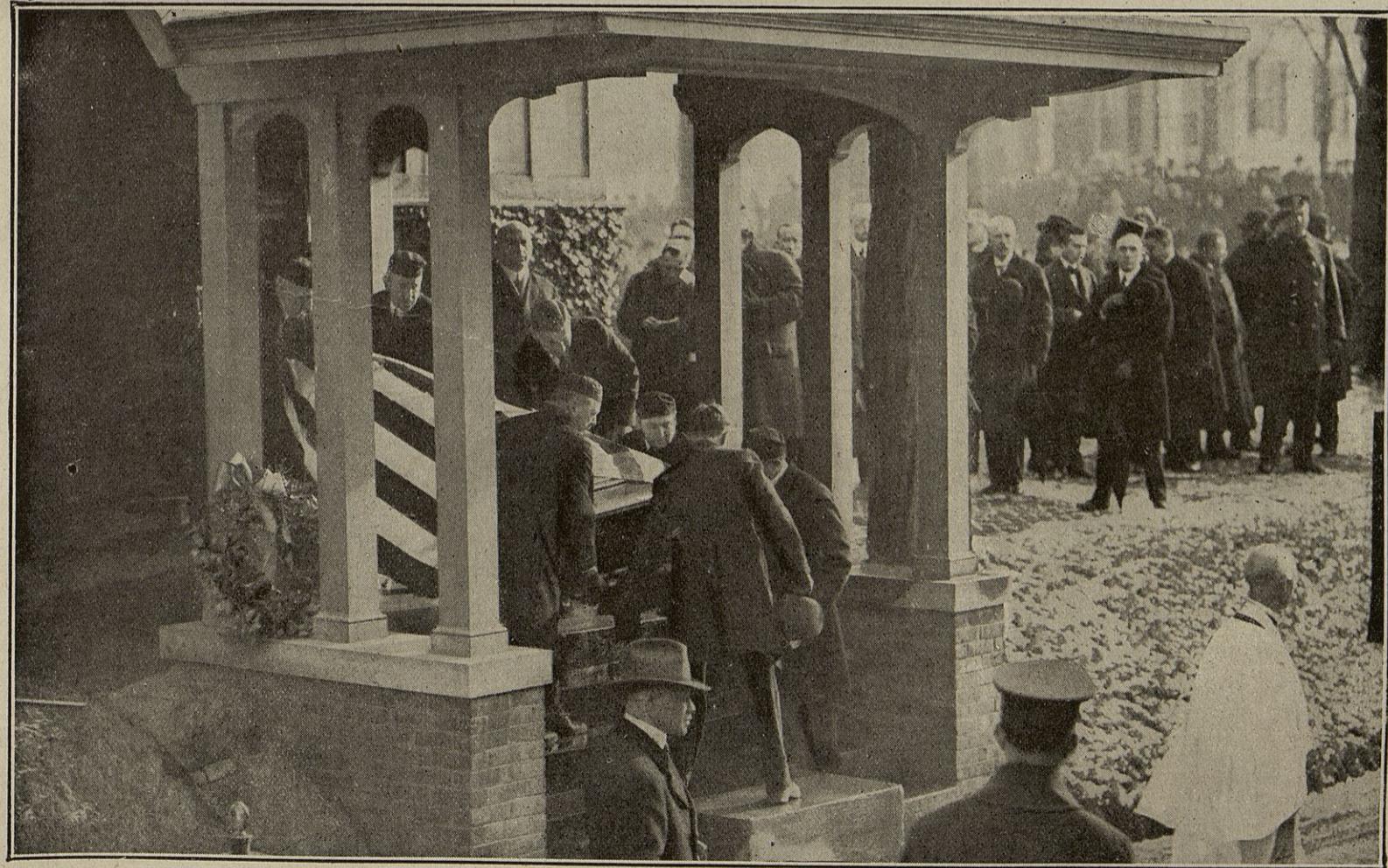
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY
avec la signature **Mag. DUMONTIER**

(Notice contenant renseignements gratis.)



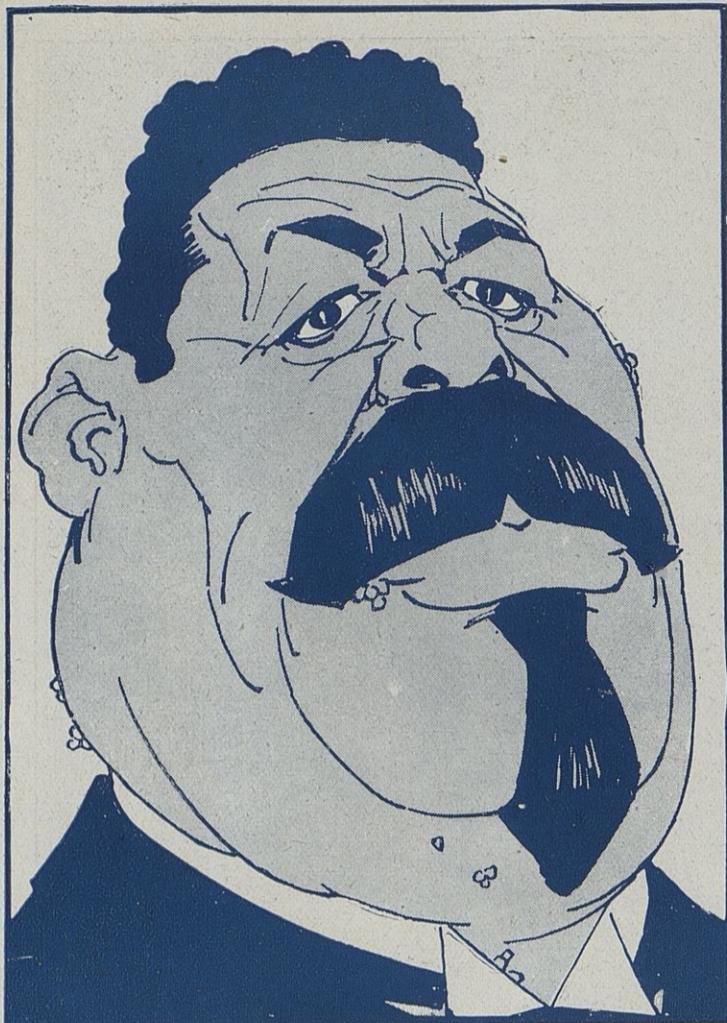
La ville de New-York vient de célébrer par de grandes fêtes l'anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc ; elle a voulu rendre hommage à la France et à sa libératrice. Un imposant cortège a parcouru les rues de la ville ; en tête marchait Miss Lillian Barrington en Jeanne d'Arc ; des soldats portaient des couronnes de fleurs.



C'est au milieu d'une grande affluence qu'ont eu lieu à Oyster-Bay les obsèques de Théodore Roosevelt, l'ancien président de la République des Etats-Unis ; le vice-président Marshall avait reçu mission de représenter M. Wilson. Cette photographie a été prise au moment où le cercueil quittait l'église pour être transporté au cimetière.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 225 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Le président Wilson et Mme Wilson visitent les ruines de Reims. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



EBERT
chef du gouvernement.



Baron von LANGWERT
vice-ministre des affaires étrangères.



KURT EISNER
président du conseil de Bavière.



REINHARDT
ministre de la guerre.

LES MAITRES ACTUELS DE L'ALLEMAGNE